

LE PRÉJUGÉ CONTRE LES MŒURS

SON ORIGINE, SA VALEUR, SES DANGERS



De toutes les aberrations sexuelles, la chasteté n'est pas la moins singulière.

RÉMY DE GOURMONT.

Qu'est-ce qu'un scandale? La révélation opportune à un policier, à un polémiste ou à un escroc d'un état de choses habituel, connu de tout civilisé intelligent, vieux comme le monde, en un mot. Et aussitôt l'opinion publique, vénérable volaille, de courir en rond, affolée, indignée, comme une autruche à qui l'on aurait mis un brulot quelque part. « Se peut-il! quelle horreur! Les enfants ne se feraient-ils pas par l'oreille? Où allons-nous mon Dieu, où allons-nous? » Ainsi gémissent des chroniqueurs vertueux et des journalistes impollus. Les faubourgs de Paris recèlent des petites filles qui ne se contentent pas des joies familiales auxquelles les ont initiées leurs pères et leurs frères et préfèrent les hideuses mais moins gratuites caresses de quelque employé. Personne ne savait cela! Ces jeunes personnes dans la suite des temps eussent assurément parfumé Belleville de leur chasteté et accru l'antique renom de modestie dont se targue cet arrondissement. On affirme qu'il y a des princes allemands qui négligent leurs épouses! Et, parallèlement, des soldats leurs payses à Londres et à Berlin! Est-ce croyable?

En cette Prusse dont Frédéric II fit la grandeur à force d'y cultiver entre des athées et des grenadiers de choix toutes les vertus pieuses et bourgeoises dont s'enorgueillit la vieille Allemagne!.. Les haines internationales, les partis s'emparent du débat : « Il y a quelque chose de pourri en Danemark », s'empressent de cliquer des gazetiers frottés de lettres — citation un peu fatiguée d'un certain Shakespeare dont les sonnets pourtant.... Mais dans le commerce du chien écrasé ou du Satyre on lit peu les sonnets de Shakespeare. « Non, la Germanie est pure, ripostent les pasteurs du centre. La famille impériale n'est pas éclaboussée. Le Kronprinz aura des jumeaux tous les ans..... L'expression d'usage en certains milieux : « Goûts princiers » a un sens purement artistique et féodal... »

L'on continue ainsi : Ramasser des armes lorsqu'elles gisent par terre, cela est dans l'ordre ; la boue les empoisonne ; elles n'en valent que mieux contre l'adversaire. Ce n'est pas à M. Harden par exemple, doué d'un sens si pénétrant et si israélite des réalités, que nous ferions l'injure de parler d'élégance ou de chevalerie. Et puis son patriotisme de vieille roche ne l'absout-il pas ? Mais ces armes quelles sont-elles ? Qui les a forgées ? Que font-elles là ? Comment peuvent-elles blesser encore ? En un mot, comment peut-on au xx^e siècle puiser dans la vie privée d'un homme des arguments contre sa situation, son honneur, son prestige, sa fortune, lorsqu'il n'a commis aucun acte lésant la communauté ou l'individu ?

Pour reprendre notre métaphore, ces armes sont tombées de l'attirail des terreurs et des prohibitions ascétiques. Elles sortent de l'arsenal d'épouvantes où le Christianisme (non pas le culte de pitié et de douceur qui pardonne à l'adultère et accueille la repentie, mais la doctrine des âges suivants, stoïque par snobisme et terrifiante par calcul) a forgé les chaînes que nos intelligences seules commencent à secouer.

Un poète a dit :

« Les dieux, les dieux sont morts, mais nous mâchons leur cendre ».

Nos manières de sentir ne se sont pas émancipées suivant le même rythme que nos esprits. Le fétiche a disparu mais la forêt reste *tabou*, peuplée d'ombres et d'interdictions farouches. Nous l'habitons encore, cette forêt, dont les arceaux des cathédrales

imitent les voûtes, où les vitraux versent un peu du miracle de la lumière interdite qui rayonne au dehors. Nous savons le tabernacle vide et pourtant nos fronts sont découverts, nous parlons bas, la vieille féerie des musiques, des cortèges, des souvenirs est forte en nos cœurs contre le devoir d'être libre. Modelés par des aïeux dont nous foulons les dalles vigilantes, nos esprits n'ont subi, au contact des réalités nouvelles qui ont transformé l'univers autour d'eux, que des altérations de surface. Leur forme, leur constitution intime demeure pareille, les sentiments s'y cristallisent encore selon les axes et les angles d'une loi périmée, un vaste mensonge enveloppe nos conceptions, pénètre nos coutumes, règle nos jugements, notre conduite ou du moins notre attitude sociale.

En un mot, la chair, contre toute logique, contre toute justice, est demeurée sous le coup de l'interdit jeté sur elle par les cultes ascétiques. Le christianisme, venu après le stoïcisme et le bouddhisme, n'apportait en plus que la puérilité des dogmes, la barbarie des sanctions et la vénalité des motifs.

Trouverait-on fait plus étrange dans la vie d'une société animale, en admettant que la nôtre servît d'étude à quelque observateur stellaire, que cette malédiction et cette haine qu'elle s'impose vis-à-vis d'un instinct, ressort majeur, en somme, de son activité, de son art, que dis-je, de sa durée ? Son suicide est demeuré pour la race son plus haut idéal. Elle se mutile au moins pour commencer. Des générations indignées de se continuer punissent d'un tel manque de logique les âmes par le scrupule, les corps par le jeûne ou le fouet. Le Moloch de la Pureté ne compte plus ses victimes ; comme la Vierge de fer à Nuremberg, il les transperce en refermant ses mains pieusement croisées sur son sein meurtrier. Oui, un virus de mort se perpétue dans les veines de la race. Elle dure contre sa logique, contre son Dieu. Que nous le voulions ou non, toutes nos notions de bien ou de mal dans le domaine de l'amour sont dérivées d'une morale qui est un appétit de la mort. Un Holbein aurait pu nous en peindre la hiérarchie s'étagant aux flancs de quelque pyramide fantôme, Trônes et Dominations de spectres, avec au sommet le squelette Roi.

S'il était permis d'appeler rien contre nature, ce serait un si extraordinaire phénomène. Certes on a beau jeu à l'expliquer par

une prohibition divine. Il est cela en effet, il est devenu cela plutôt. L'étude de nos origines nous le montre plus humble à ses débuts, issu de simples nécessités vitales. C'est l'histoire de toutes les vertus : servantes devenues maîtresses, il faut leur pardonner de manquer de discrétion. Parmi elles la Pudeur naquit assez obscurément, semble-t-il, quand on pense à la belle carrière qu'elle devait parcourir. Les sociologues en démêlent le premier germe dans le besoin de cacher l'acte sexuel, par crainte d'attaque en un moment où le couple demeure sans défense. A vrai dire, ce scrupule est préhumain. Aux jours de la promiscuité, quand toutes les femelles étaient à tous les mâles, il fut pour les délicatesses de nos aïeules une première sauvegarde. Dans le même ordre d'idées, Anatole France parle quelque part de l'opportunité qu'il y eut à dérober aux yeux de tous un acte propre à susciter des passions violentes et furieuses.

Mais c'est du jour où la propriété se fonda, où l'homme primitif rompit violemment le pacte communiste et dit : Ma hache, ma caverne, mon gibier, mes femmes, c'est d'alors que date la pudeur, pour un sexe du moins. Elle fut une plus-value. La compagne du chef commença de voiler pour tout autre des charmes jusque-là banals. Le fait d'agir ainsi *distingua* dès lors les femmes de chefs. Il fut de bon ton d'être chasse gardée. L'humble tablier de cuir ou de feuillage, étiquette d'abord (étiquette dans les deux sens complémentaires du mot) allait devenir une prérogative, une parure ! Le prêtre d'accord avec le chef — antique alliance où la pudeur a moins à faire — sanctionna en décorant du nom de vertu, avec les châtimens et récompenses qui s'ensuivent, cette satisfaction donnée à la brutalité, à l'orgueil et à la concupiscence du premier maître.

Ainsi naquit la pudeur aux mêmes jours que le mensonge et le vol.

Il est facile d'entre-choquer des mots violents : qu'on ne voie pas un discrédit jeté sur la pudeur dans ce rappel de ses origines. Sans elle l'amour ne fût sans doute pas devenu « le chef-d'œuvre de la civilisation », comme le nomme Stendhal. Elle nous a affinés, quoique peut-être en nous pervertissant. Quelle évolution eût suivi l'amour, si jamais l'idée de honte n'y eût surgi ? La question est aussi difficile à résoudre que celle de savoir quelle évolution eût suivie notre humanité si le Christianisme n'en eût pas orienté l'his-

toire. La question est oiseuse aussi. On ne raye pas un fait ; une race ne choisit pas les directrices de son développement, du moins pas encore, car il faut tout espérer. La pudeur est un fait, soit : nous ne lui récusons que ses prétentions d'impératif divin, ses arrêts impitoyables, ses ostracismes, le recours qu'elle a toujours demandé sans vergogne à la stupidité et à la haine. Elle menace encore, debout sur les débris du baldaquin théologique que la science lui a fait crouler aux oreilles. Nous ne voulons que l'humaniser, délimiter le respect et la reconnaissance qui lui restent dus, la désarmer enfin, sans la blasphémer cependant. Car l'analyse et la recherche, en nous révélant la petitesse et l'abjection des germes d'où sont éclos les sentiments qui honorent le plus l'humanité, ne font pas œuvre de dénigrement ni de découragement, au contraire. Il n'y a pas de preuve plus éclatante de notre génie que cette infusion d'idéal dont nous vivifions inépuisablement les sordides motifs originels. Nos vertus de demain seront vraiment nôtres, car nous les aurons faites. Nous ne venons pas de Dieu, nous y allons.

En vérité, cette puissance d'idéaliser, c'est la puissance de diviniser. Puissance qui fut d'abord instinct, selon le processus inévitable, instinct de défense devant la terreur de l'incompréhensible, de réaction au mystère. Instinct que l'épouvante suscite et aveugle à la fois. Cette esquisse, si imparfaite qu'elle soit, des origines du préjugé qui honnit la chair ne serait pas suffisante si nous ne montrions de quel poids la jalousie du Dieu, exploitée par le prêtre, aggrava cet opprobre.

L'homme primitif, devant la nuit qui l'enferme et le menace, subit le besoin de la nommer afin de lui parler, de l'adjurer, de l'apaiser. Il suspend des masques devant la grande face sans visage de l'infini. Masques grossiers, presque bestiaux encore — mais par les trous des yeux parfois une étoile regarde.

Ces premières fictions de Dieux ressemblaient encore trop à l'homme pour qu'il ne pût s'entendre avec eux. Dieux qu'on gagnait, qu'on gavait, qu'on trompait même à l'occasion par des offrandes simulées. Le sacerdoce naissant apprit vite à dispenser selon ses fins les colères ou les sourires de ces rudes divinités.

D'autres parurent bientôt, timides, se sachant vaincues d'avance. Ce furent les joies de l'homme, après ses terreurs, qui mendiaient

des autels. Dans les climats les plus doux, sous les cieux les plus cléments, s'essaya le règne des dieux débonnaires : Dieux du lait ou du soma védique, Dieux du vin et de l'amour, gras et paisibles sur leurs lotus, tour à tour despotiques et soumis entre les bras de leurs Corybantes, potagers, ivrognes, ithyphalles, éternels. Car s'ils furent sans défense devant la réaction des divinités féroces, ils savent que leur temps reviendra, qu'il est revenu. Leur éclipse momentanée devint inévitable dès le jour où le monothéisme organisa contre leur foule nonchalante le trust des fétiches mauvais, enfla d'abstraction et d'épouvante l'idole primitive jusqu'à ce que sa masse écrasante obstruât toutes les échappées de la créature vers la liberté. Cette jalousie monstrueuse et inouïe (qu'est-ce en effet que la pauvre Némésis antique à côté de l'invention de l'enfer ?) exigea de l'être le sacrifice suprême. Il s'immola lui-même. Il offrit sa chair, il la déchira, il la diffama dans sa beauté, dans sa volupté, dans son espérance. Châtée, macérée, tolérée à peine à titre d'holocauste, elle a survécu pourtant à ce duel avec l'âme, vain duel épuisant où le plus pur de nos forces s'est dépensé contre lui-même. Nous savons qu'il fut vain et criminel ; nous avons quitté le champ clos, mais l'applaudissement de notre routine hypocrite continue d'animer contre l'amour et la vie les haines du néant et de la mort.

Un tel état de choses pourrait ne mériter que l'indifférence ou le dédain s'il n'y avait, répétons-le, des victimes. Une imputation contre les mœurs, rien de plus grave. Tel homme d'Etat anglais éminent, taxé naguère de « Vices français », ne sera jamais pour cette raison premier ministre ; Parnell vit sa carrière ruinée par une accusation d'adultère. La prison, l'exil ont puni des non-conformistes illustres dans l'aristocratie et dans l'art de là-bas. En Allemagne, les scandales se succèdent accablants, pour les individus, pour leur caste, pour le trône même. En France, l'opinion moyenne est hostile, l'élite intelligente goguenarde, l'une et l'autre impi-toyables pour tout éclat public.

Réflexe défensif social, dira-t-on ; c'est fort bien : mais nous avons trouvé que les dangers contre lesquels cette défense fut nécessaire jadis ont cessé d'exister. Le préjugé qui exalte la chasteté et honnit la chair ne constitue donc qu'une survivance aux vieilles prohibitions ménagères des premiers législateurs de la horde fixées,

renforcées par la volonté et la colère, sagement dirigées, des dieux qu'elle s'était faits.

Qu'en demeure-t-il de valable de ces prohibitions, une fois dissipé le mensonge d'immutabilité qui les dérobaît à l'analyse, une fois restituées à la grande loi universelle du changement, du devenir et de l'adaptation ? Une seule chose : le devoir pour la race de sauvegarder son intégrité et sa santé. Quant à sa perpétuité, source naguère de tant d'angoisses dont l'écho se prolonge jusqu'à nous sous forme de proscriptions et de damnations, elle est assurée désormais.

Le crime passionnel avec violence, le seul auquel le terme crime puisse s'appliquer, reste inadmissible. Quant à la sauvegarde de l'enfance, elle me paraît une fiction, exactement au même titre que la « corruption » de l'enfance. S'il est souhaitable que l'initiation trop précoce à l'amour n'entrave pas le développement de l'adolescent, il n'est nullement prouvé qu'il en soit ainsi, du moins chez les sujets sains. Le plaisir n'est dangereux que par son excès. Faut-il proscrire le vin parce qu'il y a des ivrognes ? On a soutenu avec raison que la révélation des vérités de sexe à l'enfant aurait moins de dangers que l'actuelle hypocrisie. La tolérance du rapprochement sexuel dès l'âge de la puberté paraîtra sans doute dans une civilisation future une dérivation logique de ce principe de franchise une fois admis. Précoce ou non, la prostitution n'en demeure ni plus ni moins un phénomène social aussi vieux que la Société. Le détournement de mineur en est une nuance. On pourrait dire que le mariage en est une autre. Pourquoi le fait de louer sa beauté paraît-il toujours moins légitime que de louer ses bras ou son intelligence ? Encore un réflexe défensif de la société basée sur la famille. Sans la famille il n'y aurait pas de prostitution. Supposons l'égalité des sexes reconnue dans la mesure de la raison, le divorce facilité, l'état pourvoyant de bonne heure à l'enfant, la libre disposition du corps admise sans autre limite que le devoir, d'ailleurs allégé, qu'impose la fécondité (nous tendons à tout cela, souhaitable ou non). La prostitution dans une société pareille n'a plus de raison d'exister, du moins à titre professionnel. Tel un mal que résorbe l'organisme assaini.

Mais il n'est pas de question où n'apparaissent plus curieusement la facticité en même temps que la malice du préjugé anti-charnel que celle de l'homosexualité.

Une telle accusation ne mène plus au bûcher, il reste le baigne. Nous ne dresserons pas un martyrologe, il serait trop long. Des procès se sont déroulés, se déroulent en Angleterre et en Allemagne qui paraîtront pour une humanité plus éclairée ce que les procès de sorcellerie nous semblent au Moyen Age. Nous aurions tort cependant en France de nous targuer de plus d'intelligence. Si notre Code, grâce aux excellentes raisons personnelles du législateur Cambacérès et à l'indulgence méditerranéenne de Napoléon, reste muet sur ce chapitre, l'esprit de nos juges garde d'invétérées routines et M. Rémy de Gourmont signalait l'autre jour avec stupeur la bouffonnerie alarmante du ministère public qui, requérant contre Renard, se montrait allant par une progression certaine de « l'homosexualité au crime ».

Que de telles niaiseries puissent être proférées en plein prétoire, de tels arguments apportés à la demande d'une tête en la première décade du xx^e siècle, voilà qui confond. L'esprit a été ouvert, la réflexion facilitée par un nombre d'ouvrages de science de physiologie, d'histoire, on discute (avec plus de liberté parfois que de goût) des problèmes que la religion et la bienséance écartaient naguère des conversations ; des ligues, des revues se sont fondées à l'étranger dans le but de relever de la condition de malfaiteurs et de parias une part considérable de l'humanité (on commence à peine à en soupçonner l'importance) ; malgré tout cela, des paroles comme celles-là peuvent être prononcées par un magistrat investi d'une des plus hautes fonctions de l'Etat, fonction sous-entendant culture, intelligence et sagacité ! Il faudrait à plus forte raison désespérer de la foule si son bon sens réaliste ne subsistait pas. Elle présente cependant elle aussi des cas de phobie curieuse (1). Cette réprobation, d'où date-t-elle ? Quelle est son origine ?

C'est un très ancien atavisme, La morale de la horde traquée par les fauves, les tribus rivales, fut avant tout : « Multipliez ». Il fallait des guerriers et des mères de guerriers. Le plus grand crime fut l'amour infécond. Toutes les malédictions de l'ascétisme, toutes les sanctions qui en dérivent se sont superposées à ce *tabou* primitif. La planète s'est peuplée, fournissant les conquérants de soldats pour leurs hécatombes, les fléaux de victimes pour leurs charniers, les idéologues et les hommes d'Etat eurent ce casse-tête à résoudre : la question sociale. Le nombre des vivants continue à croître.

(1) N'en doutons pas, si Renard a été condamné, c'est parce qu'il était homosexuel.

Pourtant sur certains points d'extrême civilisation il reste stationnaire. Une prudence semble avertir la race de ce danger terrible et que les statistiques nous montrent imminent : La surpopulation. Ce danger créera une morale nouvelle dont les pressentiments s'affirment de toute part.

C'est la servir, c'est satisfaire à un devoir de justice que de tenter dès maintenant de préciser l'attitude permise en ce commencement de siècle à l'« honnête homme » devant cette question particulièrement instructive. Le vieux prince de Polignac disait au moment du procès d'Oscar Wilde qu'elle était pour lui une pierre de touche de l'intelligence de ses interlocuteurs. Il y a plus : elle est une épreuve de caractère. Il a fallu du courage à M. Paul Adam pour écrire que les écarts reprochés au poète anglais « lésaient moins que l'adultère ». Il a fallu du courage à M. Richepin pour parler sans comédie d'indignation de l'homosexualité à propos d'une pièce de l'an dernier. Ces critiques nous excuseront de leur faire honneur d'une si piètre bravoure, mais elle reste exceptionnelle. Et si, comme Leibnitz, certains de nos philosophes peuvent affirmer qu'ils « ne méprisent presque rien », si les commensaux d'hommes comme Anatole France ou M. Maurice Maeterlinck savent à quel point leur attention de psychologues est portée vers ces aspects rares du problème sexuel, familiers à leurs génies préférés depuis Platon à Shakespeare et Vinci, ce sujet considéré comme scabreux n'est jamais traité par un écrivain ou un penseur dans un journal ou une revue, et n'arrive au public qu'au hasard de reportages, sous la pression d'une actualité quelconque. Les directeurs de journaux et de revues en sont assurément les premiers responsables. Telle est la crainte de l'opinion, et de l'argument si bien nommé : *Ad hominem* ! Si peu de ces consciences se sentiraient-elles donc pures ?

Il ne s'agit point ici de célébrer des héros ni des apôtres, mais seulement d'éclairer des individus de cerveaux et de caractères moyens. Voici les notions les plus récentes de la recherche moderne sur le chapitre obscur de l'homosexualité. La plupart ne sont point nouvelles, seules quelques conclusions suggérées pourront le paraître. Je dis suggérées par crainte de tout ce qui pourrait sembler dogmatique ou prétentieux. Ceci n'est point un catéchisme.



L'homme et la femme dans leur constitution physique sont bisexués. Les organes essentiels de chaque sexe se retrouvent chez l'autre plus ou moins modifiés. Cela est d'observation vulgaire. Nous savons que l'embryon dont le développement résume les étapes de l'évolution tout entière est hermaphrodite assez tard : Nous ignorons ce qui décide son choix parfois hésitant et où ne se concertent pas toujours, semble-t-il, la morphologie anatomique et la psychologie. Le corps opte pour un sexe, le système nerveux plus ou moins pour un autre. Est-ce là un désordre ? qu'en savons-nous ? A quelle fin agit la nature éternellement en mal de se dépasser ? Nous y reviendrons tout à l'heure. En tout cas un tel phénomène est *dans* la nature. Il est non pas l'exception mais la règle. Nous serions aussi logiques de reprocher à un individu des tendances à l'homo-sexualité, que de l'incriminer d'être venu au monde avec des mamelles.

Chaque être est donc irréparablement signé par l'un et l'autre sexe, chaque être porte en soi la fatalité d'un double désir. Les coefficients respectifs de ces désirs varient à l'infini. L'un peut être nul. Ils peuvent en certains cas être égaux. On dirait que la nature cherche un équilibre. Selon son habitude c'est sans merci qu'elle brise ses essais avortés et sans souci qu'elle laisse traîner par les chemins du présent les déchets et les parodies de son tenace espoir. C'est d'après ces maquettes pourtant, ridicules ou sinistres, que l'œuvre future est jugée et, comme elles, condamnée. Elles seules le plus souvent se manifestent à l'opinion, monstres indiscrets, martyrs que n'a point élus leur cause. Mais nul cerveau philosophique n'a le droit de refuser à l'avenir la possibilité d'une réalisation plus haute. Nous avons vu la nature à l'œuvre, l'inépuisable génie qu'elle a déployé pour assurer la vie ; nous l'avons vue pétrir la masse d'abord, inventer les géants fossiles aux cerveaux minimes, avant d'essayer de la force brute, puis de l'intelligence (qui n'est peut-être qu'un pis-aller !) Nous avons étudié l'admirable mécanisme de ces sociétés animales où l'activité, la sécurité de l'état sont confiées à des *neutres*. Nous avons sondé ses arcanes et ses origines, violé ses secrets, sans y rencontrer une pudeur, ni un scrupule. Nous serrons chaque jour de plus près son dessein ultime que nous ne connaissons jamais sans doute, mais que nous adorons — car il faut adorer, et rien d'autre n'est adorable.

Ce dessein contient la vérité comme la chimère ; et les chimères que nous lui jetons, la nature en fera, pour peu qu'elle les en juge dignes, des vérités.

Le mot de chimère caractérise improprement l'hypothèse très valable et viable que nous proposons et d'après laquelle l'évolution poursuivrait, sans être parvenue à la fixer encore, la conception d'un type affranchi des limites du sexe, élevé à une notion de l'amour mieux qu'utilitaire et procréatrice, c'est-à-dire enrichie de possibilités multipliées, aussi différente de l'instinct primitif que la musique l'est du bruit. En ce type d'hypersexuel (nous pouvons risquer le mot) le sens de l'amour aura parcouru le même cycle que par exemple celui de l'ouïe chez l'animal : l'oreille, simple mécanisme défensif qui s'est créé pour avertir l'individu de l'approche du péril, est devenue en des âges moins troublés le véhicule des sensations par où l'homme approche le plus du divin : Un peu de loisir a suffi au miracle. Pour l'amour, sa besogne faite, voici le temps de ce loisir venu. Que dirions-nous d'un ukase d'en-haut, appuyé de foudres et de bitumes en pluie, qui défendrait à l'orchestre moderne l'infinie variété de ses combinaisons et bornerait sous peine de crime l'expression musicale à la conque des premiers pécheurs ou au silex entre-choqués de nos ancêtres troglodytes ? Eh bien, l'amour subit une pareille tyrannie : La plus puissante influence civilisatrice n'est pas enchaînée moins stupidement.

L'amour n'a pas cessé pourtant de se chercher un rédempteur. C'est à cette tâche que nous voudrions le montrer dès l'aube des temps, sur tous les points du globe, fomentant sans lassitude sa trouble espérance dans les reins du barbare ou le cerveau du génie multiforme, ignominieux, vivace. De cette persévérance et de cette ubiquité nous prétendons tirer des arguments complémentaires. Celui de la constitution physique bisexuée de l'homme et de la femme suffirait seul pourtant à l'appui d'une thèse qui ne permet plus désormais d'étudier l'homosexualité comme un chapitre de tératologie mais la range parmi les formes les plus vénérables, les plus universelles, les plus *naturelles* de l'attraction des êtres.

L'ancienneté de telles tendances a été maintes fois établie. Les premiers documents de ces archives c'est, répétons-le, le double pamphle de l'un et de l'autre sexe sur le corps même du vertébré.

Puis s'ouvre l'histoire. Elle est intarissable. En Egypte, dans l'Inde, en Chine, les plus anciennes légendes abondent en allusions. Dans le vieux Japon, le code rigoureux de l'honneur samurai, en bannissant comme une mollesse la préoccupation de la femme, favorise des tendresses héroïques de même qu'en Grèce et plus tard chez les Templiers et les Chevaliers de Malte. Qu'on se rappelle le mot de Philippe le soir de Chéronée en parcourant ce champ de carnage où le bataillon des Amants et des Aimés gisait, taillé en pièces, aux bras des uns et des autres : « Que mon nom soit à jamais flétri si ceux-là ont fait ou souffert rien de contraire à l'honneur. »

On a souvent parlé du miracle grec. Un petit peuple réalise un type de beauté physique, plastique et idéal qu'on n'a jamais dépassé. Ce peuple n'est point composé d'esthètes contemplatifs mais d'athlètes héroïques. On lui doit Salamine et Marathon, faits d'armes d'incalculable portée pour le genre humain tout entier. Or, ce peuple dont les mythes, les marbres et la pensée orientent encore l'intelligence et la volupté des hommes, ce peuple qui gouverna d'outre-tombe notre Moyen Age avec Aristote comme il dresse Héraclite à la source des conceptions modernes, ce peuple comptait l'homosexualité comme un élément constitutionnel et congénital de son tempérament. Codifiée par Solon et Lycurgue, chantée par Anacréon et Sapho, exaltée par Platon, il suffit de parcourir Plutarque ou Xénophon pour constater ce qu'un pareil sujet avait de quotidien, de normal, de passé dans les mœurs. Phidias inscrivait sur l'anneau du Jupiter d'Olympie le nom de l'athlète qu'il aimait. Achille et Patrocle, Harmodius et Aristogiton, amants illustres, étaient les saints de la légende et de l'histoire. Plus haut encore les dieux montraient d'exemplaires faiblesses : Zeus avait Ganymède ; Apollon, Hyacinthe et Cyparisse ; Hercule, Hylas ; Dionysos, toute l'armée des Bacchantales !

Les raisons profondes de ce goût chez les Grecs, des ouvrages doctes les établiront un jour. Ce n'est pas un livre que nous esquissons ici mais une véritable bibliothèque. Les mœurs dont nous parlons ont toujours été et sont restées, à la culture près, celles de l'Orient tout entier. Chose curieuse, les plateaux de l'Asie Centrale, cette *officina gentium* d'où toutes les races semblent s'être répandues sur la planète, ont gardé les traditions des Huns (M. Ribot dans son *Hérédité* cite ce reproche fait aux Huns par les annalistes chrétiens et, ne sachant s'il convient de nommer ce pen-

chant vice de barbares ou vice d'ultra-civilisés, suspend son jugement avec une prudence digne de ce noble esprit). Plus près de nous sont les Bulgares dont le nom est devenu un synonyme, et les Turcs chez qui le courage, la probité, l'aristocratie naturelle ne sont pas plus douteux que leur immémorial attrait vers les jeunes gens. Tous les voyageurs qui ont visité le Turkestan se rappellent la place éminente que les danseurs, les *batchas*, occupent dans la vie du pays. Les danseurs russes qui viennent de révolutionner Paris procèdent de la même tradition.

Mais nous retrouverons tout à l'heure le vaste Orient immobile. Evoquons le passé. Rome, héritière d'Athènes, s'offre à nous aïeule imposante. On sait que l'artisan de sa gloire, Caius Julius César, mérita en son jeune âge le surnom de mari de toutes les femmes et de femmes de tous les maris. On n'en était encore qu'aux jours austères de la République. Parmi les douze empereurs que Suétone raconte, Claude seul n'est pas taxé d'homosexualité. Plus tard avec Héliogabale, une folie se déchaînait, assez puérile, semble-t-il, et rastaquouère, malgré le phénomène de cette carrière d'adolescent qui de 16 à 18 ans semble avoir épuisé les ivresses d'un monde amoureux de son tyran. Le règne des Antonins, c'est le beau soir méditatif et calme de l'Empire. Un maître dilettante, curieux subtil et artiste, Hadrien, dédie l'univers à un esclave aimé.

Entre temps les écrits de Martial, de Pétrone, les chefs-d'œuvre d'Herculanum, nous laissent entrevoir l'ample licence, la plantureuse volupté latine grisées par l'Asie dangereuse. La décadence d'un peuple vient-elle de la dépravation des mœurs ou la dépravation des mœurs vient-elle de la décadence ? Telle l'héroïne d'Oscar Wilde se demandant si en Angleterre les gens ennuyeux produisaient le brouillard ou le brouillard les gens ennuyeux. Corruption et civilisation forment deux termes inséparables. Les barbaries elles-mêmes ne sont pas pures. La soif égoïste de jouissances immédiates met en péril la cité dès que le caractère faiblit chez l'individu et que le devoir social s'obscurcit à ses yeux. Mais le besoin de jouir réalisé en ce monde-ci, ou reculé dans un paradis imaginaire se révèle, au fond, le seul ressort et le seul but de notre activité. Et le devoir social exprime simplement ce besoin de jouir, mais sous une forme plus intelligente, comparée à sa forme imprévoyante et porcine chez l'individu isolé. Il s'agit d'un égoïsme plus noble, plus clairvoyant, plus rusé, fécond en stratagèmes : l'égoïsme de la race. Il surgit en quelques cerveaux d'élite sous sa

figure véritable quoique voilée, comme les Mères apparurent à Faust. Mais pour les simples il a mille visages. Son plus récent, couronné des fleurs héroïques du cerisier japonais, souriait dans le soleil levant, du haut des remparts de Port-Arthur, aux soldats qui allaient mourir pour les mânes de leur dynastie. Ces sacrifices qu'une illusion puissante ordonne, la Vérité — ou du moins l'illusion sans ailes et sans nimbe que nous orçons de ce titre précaire — suffira peut-être à les exiger d'une humanité mieux initiée aux lois de son devenir. En attendant, la décadence d'une société est celle de sa foi et le Dr Le Bon a pu dire en une formule lapidaire que les peuples ne survivaient pas à leurs dieux. La licence des mœurs n'est qu'un phénomène concomitant. Aucune société n'a encore pu survivre au luxe, à la richesse, au bonheur. Et cependant la société ne tend qu'à les conquérir.

Rome tombe, le Moyen Age pèse de toutes ses ténèbres. Les monastères recèlent le peu qui persiste de curiosité, d'art et de sensualité affinée (voir Michelet et le procès des Templiers où nous trouvons pour la première fois l'accusation d'homosexualité portée pour raison politique). La plus grande voix peut-être du Moyen Age, celle de Dante, si prompt à vitupérer et à maudire, s'élève cependant avec une gravité mystérieuse du cercle de l'enfer où elle salue les Sodomites. Le poète les reconnaît : *Letterati grandi e di gran fama*. « Lettrés illustres et de grand renom ». Parmi eux son maître Brunetto Lattini : « SIETE VOI, SER BRUNETTO ? » Le disciple écoute avec déférence et tendresse la voix du maître damné jusqu'à ce qu'il s'éloigne, et alors, parmi les autres âmes en fuite, semblables aux coureurs dans l'arène, il le suit longtemps des yeux :

e parve di costoro

Quegli che vince e non colai che perde

« ...et parmi ceux-là il parut. — Celui qui vainc et non celui qui perd. »

Rares sont les échappés de lumière qui percent la nuit d'ombre et de terreur jetée par la religion sur les mœurs d'alors. La tragique aventure d'Edouard II d'Angleterre et de ses favoris devait inspirer un drame au poète anglais Marlowe deux siècles plus tard. Cependant la civilisation des Arabes brillait de tout son éclat. L'Islam,

dès ses jours héroïques, fut homosexuel et l'est demeuré. De même que Platon rangeait parmi les appétits inférieurs les désirs qui portent vers les femmes, de même la poésie arabe et persane a célébré l'adolescent, l'échanson, le svelte cyprès comme digne surtout des plaisirs du sage. Les poètes ne furent pas les seuls, le goût est profond, inné, universel chez les races d'Orient. L'étiquette aidant, les propos qui équivalent à nos conversations de fumoir occidentales roulent là-bas exclusivement sur ces classiques voluptés. Deux *sufis*, buvant du vin de Chiraz dans leurs coupes niellées sous un kiosque de faïence, ou deux chameliers d'Anatolie partageant une pastèque au bord d'une source agreste devisent en termes différents à l'heure des confidences sur un sujet toujours pareil.

L'aube de la Renaissance se lève détachant sur un ciel de tourmente le profil et les cornes de Pan ressuscité. Il n'était jamais mort en vérité. Il avait siégé, miséricordieux, effrayant, obscène pendant la longue nuit d'où sortait le monde, sur le trône des sabbats. Il se lève avec la lumière. On le reconnaît. Il est Dionysos aussi. Un grand souffle de liberté enivre l'esprit et la chair. Nul ne taxera de décadente l'Italie d'alors, bouillonnante de sève, inépuisable de formes neuves de beauté et d'espérance. Son exubérance vitale crève toutes les conventions, s'épanouit en tous les sens. Lisez Machiavel, Benvenuto Cellini, L'Arétin, Giucciardini, tant d'autres, vous y retrouverez l'état d'esprit païen vis-à-vis des écarts de la sensualité. Les critiques anglais Walter Pater et Addington Symonds qui ont pieusement étudié la Renaissance n'ont pas ignoré cet aspect et l'ont laissé entrevoir avec cette délectation morose qui est le genre d'Oxford. C'est, entre tant d'autres épisodes, César Borgia violant le jeune duc de Faënza, le trône de Pierre occupé par deux papes, Jules II et Léon X, l'un guerrier, l'autre prêtre, tous deux artistes et homosexuels, Michel-Ange nourrissant son douloureux génie de son amour pour le jeune Cavalieri, Léonard de Vinci après l'éclat qui l'avait obligé à quitter Milan exprimant en inquiétantes effigies le secret de son vaste désir, Sodoma couvrant les murs des monastères de portraits de saints et de novices trop beaux. C'est de ce temps que date la réputation de l'Italie : « le ragoût d'Italie », disait Tallemant des Réaux. Le Président de Brosses visitant Florence protestait plaisamment contre l'imputation de tels dévergondages à l'illustre Cité et déclarait à propos de l'amour « contre nature » qu'« outre une bulle du Pape Adrien qui le dé-

fend, tout citoyen pris en flagrant délit doit payer une amende de cinq sols, à moins cependant qu'il l'ait fait pour sa santé ! »

L'Italie n'est pas seule. En France, l'insolence, la grâce, la bravoure et le cynisme des mignons entoure l'étrange figure d'Henri III. En Angleterre, la pléiade Elizabethéenne manifeste sans pruderie son éclectisme dans le mot du fougueux poète Christophe Marlowe : « Il n'y a que les sots qui n'aiment le tabac ni les garçons. » Les énigmatiques sonnets dont on ne connaît ni l'auteur ni l'inspirateur et qui sont attribués à Shakespeare en disent assez long sur la tolérance de ces temps où les jeunes acteurs qui jouaient Ophélie ou Desdémone exerçaient sans doute un prestige analogue à celui de ces castrats pour qui les cardinaux des XVII^e et XVIII^e siècles firent à Rome tant de folies. En Espagne, dans les romans de Cervantès, on retrouve des traces de cette même exaltation de sentiments vis-à-vis d'individus de même sexe que Pizarre et Cortès constatèrent dans l'empire des Incas sous forme de prostitution religieuse.

Le XVII^e siècle ne le cède en rien à son prédécesseur. Sur les trônes, il y a Louis XIII, Jacques II, Guillaume le Taciturne, Christine, Charles XII. Qu'on se reporte à Tallemant des Réaux pour les favoris de Louis XIII et l'origine de la fortune des Luynes. Les anecdotes en sont d'une précision curieuse. Le nombre de personnes de la cour qu'il taxe de telles singularités est du reste énorme. Le frère de Louis XIV alliait un sentiment très vif de ce qu'il devait à son rang, à la dévotion et à ses vices. La protection du chevalier de Lorraine était de celles dont personne ne faisait fi et l'affection du roi ne se démentit pas vis-à-vis d'un frère qu'il ne sembla jamais blâmer, trop près sans doute de sa personne souveraine pour être même discuté.

En approchant des temps modernes on hésite devant des recensements épiques. Ils dépasseraient les limites d'un essai. Nous citerons tout au plus quelques noms éminents. Pierre le Grand et Frédéric II continuent la tradition des camps (elle date d'Alexandre et d'Héphestion), après Tilly, Catinat et le maréchal de Vendôme ; tradition dont les derniers noms citables sont ceux de Changarnier (Lamoricière disait avec simplicité : En Afrique, nous en étions tous, mais Changarnier en est resté), de Skobéleff, du général Macdonald, le héros populaire de la guerre Anglo-Boer dont on se rappelle le suicide à Paris.

Stendahl attribue à Napoléon 1^{er} des penchants analogues sans

preuves sérieuses ni autre présomption grave que sa qualité de Corse. L'auteur de *Le Rouge et le Noir* lui-même s'est exprimé parfois en termes singuliers sur ce chapitre et M. Seillière cite un passage où Beyle, dépeignant un jeune officier russe en mots enflammés, parle de « l'amour à l'Hermione » qu'il est prêt de ressentir pour ce militaire.

L'aventure de Louis II de Bavière et de Wagner a exercé la curiosité sans permettre de conclure. Malgré des phrases de lettres de Wagner comme celle-ci : « L'amour du roi pourra-t-il me détourner du Féminin ? (1) » malgré que les goûts de Louis II ne puissent, eux, faire le moindre doute, il n'est pas certain que cette rencontre du génie avec la beauté, dans la magnificence et la gratitude d'une heure souveraine, ait été jusqu'à une communion aussi parfaite. Peu importe du reste. Wagner possède sans cela tout ce qu'il faut pour réaliser un de ces types d'hypersexuel dont nous parlions tout à l'heure et dont Whitmann (2), le grand lyrique américain, présente un autre remarquable exemple. On peut aimer passionnément des hommes d'une passion qui ne franchisse pas le seuil du désir conscient. Ce n'est même point la plus laide manière.

Je ne citerai plus qu'un petit nombre de noms. De parti pris aucun vivant n'y figurera : il vaut mieux priver un argument d'apports glorieux que de paraître, si peu que ce soit, de par le béotisme régnant, un dénonciateur. Verlaine, Wilde et Swinburne (on pourrait ajouter Baudelaire renvoyé du collège pour camaraderies trop étroites) comptent parmi les grands noms de la poésie de tous les temps, revendiquent le privilège de ces sensibilités supérieures que le vulgaire n'a pas le droit de juger, quand, ce privilège, c'est de leur génie que ces hommes l'ont payé.

Répetons-le, cette esquisse historique a le caractère le plus sommaire. Il le fallait ainsi même s'il ne se fût agit d'inclinations, par essences secrètes et cachées, du *peccatum mutum*, chuchotait la pruderie monacale qui avait ses raisons. La même difficulté d'enquête persiste malgré les progrès réalisés dans l'étude de la ques-

(1) Lettres à M^{me} Wille.

(2) Trad. Bazalgette (*Mercur de France*).

tion. Les chiffres des statistiques publiées par les revues spéciales allemandes restent nécessairement, quelque imposants qu'ils soient, bien au-dessous de la réalité. Il est cependant plus rare qu'autrefois de voir un enfant à l'issue de la puberté s'épouvanter de lui-même, du monstre abject que lui ont montré les préceptes de la morale et en lequel il se reconnaît. Selon son intelligence il peut hésiter plus ou moins de temps, selon son caractère désespérer ou se déclarer d'emblée anarchiste militant de l'amour. Une légende raconte que Wilde n'avait jamais dépassé les bornes du dilettantisme en pareille matière jusqu'à un voyage à Paris où il se livra à une expérience précise. Si troublante fut-elle que reprenant le bateau le lendemain il rentra à Londres demander la main de la première jeune fille venue. Le mariage prématuré vouant au malheur plus d'un être est un des moindres maux qu'engendre le préjugé. Mais ce préjugé, dans toutes les branches de la science moderne, a été sapé par des esprits avides de lumière et d'équité. Moll, Kraft-Ebing, Havelock Ellis en physiologie ont éclairé ces problèmes, fait éclater l'injustice et l'ignorance qui laissent subsister dans les codes la notion de péché à côté de celle de crime, pris fait et cause pour la réforme d'une législation attardée. Richard Burton, passionnément épris de civilisation orientale, en explorait les littératures et révélait ce fait considérable apparu tout au plus à quelques voyageurs, qu'une partie de l'humanité, et non la moindre, possédait la tendance innée générale et presque partout effective à l'homosexualité. Il établissait même un méridien fictif séparant les populations d'homosexualité congénitale de celle d'homosexualité occasionnelle. Renvoyons pour cette carte intéressante à l'appendice de la traduction des « Mille et Une Nuits. »

Depuis, un mouvement important s'est prononcé en Allemagne. L'organe principal en est le *Jahrbuch für Sexual Wissenschaft*, la consciencieuse publication du Dr Hirschfeld. Ce peuple a des qualités de discipline et de dignité dont nos ésotérismes blasés et poltrons ont trop tôt fait de sourire. Il se trouve seul à la tête d'une émancipation qui fera son honneur.

Portons sur lui d'abord le regard circulaire dont un observateur suffisamment cultivé et mobile peut envelopper la planète en ce commencement du xx^e siècle. L'Allemagne a évidemment des raisons profondes d'avoir la première organisé l'homosexualité. Le nombre des homosexuels relevé par la statistique à Berlin est considérable (voir la publication susnommée). L'aristocratie, la plus

haute surtout, y compte pour beaucoup moins qu'elle n'y figure en réalité, car la consanguinité, suite nécessaire du principe de la pureté du sang et de la rareté des mésalliances, aboutit non moins que la trop grande disparité des sangs mélangés à des produits d'exception. Il semble que la race y signifie entre autres son désir de ne pas se perpétuer. Ce désir, elle peut l'exprimer en chaleur de tempérament, en lucidité de conscience, en individus méprisables ou géniaux. Ils forcent à la fois l'attention et le doute. Ils sont capables de justifier le décret qui les relèguerait au rang de déchets ethniques aussi bien que l'énigmatique phrase de Bacon : « Tels ont pris plus de soin de la postérité qui n'en engendrent point ».

Quoi qu'il en soit il n'est pas en Allemagne une famille princière qui ne compte plusieurs homosexuels, et pour ce qui est de l'armée et des classes inférieures, Berlin, avec ses bains, ses cafés spéciaux, ses bals, ses publications, manifeste une organisation d'autant plus surprenante que la loi punit directement l'acte incriminé.

Même sévérité dans le Code anglais demeuré lui aussi le « bras séculier » auquel l'Eglise livrait ses coupables. Mais en Angleterre, une formidable hypocrisie (qui est peut-être une vertu sociale) écrase et muselle toute sincérité. Comme l'affirme un de leurs humoristes, le onzième et plus grand des commandements reste pour les Anglais : « Ne vous faites pas pincer ». La débauche n'y perd rien : les scandales inévitables (combien furent prudemment étouffés par égard pour des personnalités notoires !), les observations des voyageurs, les aveux des nombreux insulaires qui sillonnent le monde, en quête de plus de liberté extérieure, sont là pour le prouver. Nous savons que les grandes écoles qui font le juste orgueil de l'Angleterre, Eton en particulier et Harrow dont les premiers vers de Byron nous content les enthousiastes amitiés, comportent dans leur système toutes les conséquences immémoriales de la réunion d'adolescents du même sexe. Le *Fagging* qui consacre la tyrannie des élèves plus âgés sur les plus jeunes, favorise singulièrement un état de chose, parfaitement connu et expérimenté par la majorité des hommes d'Etat, des grands seigneurs, des magistrats et des prélats éminents d'Angleterre, depuis Alfred le Grand.

La bourgeoisie s'entoure de plus de principes et de moins de fantaisie. D'étroites observances bornent son horizon au delà duquel elle juge indécent de regarder. On n'imagine pas jusqu'où cette puissance de préjugé mystique collectif peut égarer des gens raisonnables. M. Havelock Ellis raconte le trait inouï de cette femme

du monde, présidente d'œuvres pour la *Purity*, pilier de respectabilité et d'orthodoxie, qui un beau jour se rendit compte avec terreur et désespoir que, depuis plus de vingt ans, quotidiennement, sans le savoir, elle pratiquait des plaisirs illicites et solitaires ! Je ne connais pas d'histoire plus typiquement anglaise ni de revanche plus humoristique de la nature sur l'éducation. En aucun pays l'exigence moins pressante des tempéraments y aidant, on ne rencontre autant d'individus chez qui les tendances qui nous occupent soient restées virtuelles, subliminales. Les plus intelligents (Pater et Fitzgerald par exemple) se réfugient dans l'étude ou l'art, les autres sont partout. En combien de regards amis (le cœur est loyal là-bas si l'intelligence ne l'est pas et il n'y a pas d'amitié plus sûre que celle d'un Anglais), a-t-on pu lire au cours d'une jeunesse le vers mélancolique de Rossetti : « Look in my face : my name is might have been ! » Somme toute pathétique parfois, parfois aussi inconsciente n'ayant jamais oser s'avouer, s'écouter elle-même, allant en certains cas jusqu'à vouloir s'étouffer en criant trop haut des vitupérations apprises, machinales, quasi expiatoires. Singulier besoin de s'ignorer, de se donner le change analogue au cas de la Présidente de *Purity Associations* ou à celui de l'égaré qui, pour se rassurer contre la nuit qui tombe, entonne un chant martial. N'en rions pas : il n'y a qu'un lien social bien solide pour meurtrir et déformer à ce point les individus les moins résistants du faisceau qu'il assujettit.

Quant au peuple anglais, son innéité homosexuelle ne peut guère faire question. C'est d'abord un peuple maritime et les voyages, les aventures, les longues traversées, l'iusouciance, l'abandon à l'élément souverain ont toujours formé des hommes de sensualité simple et indulgente. Chez quelques-uns le sentiment s'en mêle, la différence de condition sociale contribuant à l'exalter chez l'inférieur. A la vérité c'est par là qu'ils raffinent en matière amoureuse, l'assouvissement de leurs sens proprement dits, étant assez *business like* et grossier. Si cet essai avait des prétentions au pittoresque, on y pourrait illustrer par des traits curieux l'évidence de telles caractéristiques dans le bas peuple anglais. Qu'il suffise de nommer l'armée et surtout cette magnifique légion d'hommes de joie que constituent les régiments de la garde. Rappelons aussi au souvenir du touriste l'admirable police de Londres, tutélaire, avec tant de déférence, au passant égaré, à la vieille dame timide ou au noctambule attardé.

Les Français en tant que race ne marquent pas une vocation aussi décidée que l'Anglais et l'Allemand pour l'homosexualité. La femme a dominé notre civilisation plus particulièrement au XVIII^e siècle et sous le second Empire. Pour elle toutes les indulgences. L'homosexualité chez la femme fut une alléchante fantaisie, un droit, que dis-je, un devoir, en un mot, un spectacle. La luxure du mâle trouve moyen dès le commencement d'absoudre ces jeux suggestifs d'où sa fatuité ne pouvait se croire sérieusement bannie. Cette fatuité, chez le jeune Français fanfaron de vice, joue un rôle à l'issue de l'adolescence. La puberté, véritable état d'hermaphrodisme momentané, opte parfois inconsidérément pour le féminin sous l'influence de la vanité. Mais cette option a presque toujours été précédée par une période homosexuelle. Soit au lycée, soit dans les collèges religieux où ils revêtent parfois un caractère romanesque et mystique, tout jeune Français a connu ces premiers troubles des sens et du cœur. Ils restent inoubliables pour beaucoup même du fond d'existences ultérieures bourgeoises, mornes et domestiques. L'être vierge garde profonde l'empreinte de tels souvenirs, et j'ai entendu se plaindre maints hommes de trente ans, de ce que la vie ne leur ait jamais rendu l'émotion de ces heures novices.

Nous ne croirions apprendre grand chose à personne en faisant une monographie de l'homosexualité en France. Sans noms d'ailleurs, elle n'aurait qu'un intérêt médiocre. Bornons-nous à reconnaître l'existence de ces tendances à tous les degrés de nos hiérarchies bouleversées, chez les plus illustres représentants de notre élite d'hier comme chez les plus brillants espoirs de notre élite de demain. Des artistes tels qu'il n'en est pas de plus grands, des soldats de courage éprouvé, des maîtres de la finance et de l'élégance mériteraient à tel escient le pilori du préjugé bourgeois. Quelques-uns l'ont subi dans les cabarets de Montmartre ou les revues de fin d'année, mais une colossale majorité garde son secret. Si quelques raffinés trouvent moyen d'en jouir tout en souffrant, trop épris du rare pour ne pas traiter de vulgaire toute tentative d'affranchissement, ce sont des oisifs ou des nonchalants. Les autres, une angoisse les hante, une comédie les dégrade ou les asservit en attendant qu'un scandale imbécile les mette pour les pharisiens au ban de l'opinion. Cependant et ceci confirme le rôle énorme de la routine et de l'esprit casanier dans les jugements humains, les mœurs soi-disant coloniales sont jugées sans grande rigueur. Otez l'indi-

vidu de son cadre, des rainures où glissent son activité et sa pensée, il s'adapte à un ordre de choses qui le heurtait d'abord. Toute l'histoire des campagnes d'Afrique le prouve. La facilité des communications, l'importation d'éléments féminins n'a rien changé depuis les premiers jours de la conquête ; bien plus, une race nouvelle se forme dans l'Afrique du Nord, énergique, active, peu scrupuleuse, yankees latins non handicapés de puritanisme, et qui porte dans son sang les fatalités sexuelles des latitudes où elle naquit.

Quant au reste de l'Europe, voici l'Italie continuant ses traditions païennes. Mais les temps sont durs si la race est toujours superbe. Avec une inconscience de belle courtisane aguerrie elle accueille et invite les riches nomades que traîne leur volupté. Ce trafic à Rome, à Florence et à Naples, prend des proportions d'industrie nationale : d'étonnantes anecdotes basées sur des faits que le touriste le moins prévenu ne peut manquer d'apercevoir sont courantes à ce sujet. Ailleurs, dans la péninsule, des colonies d'homosexuels concourent à la fortune de villes célèbres non moins qu'à leur réputation ancienne de centres d'intelligence et d'art.

Trop de sang maure coule encore dans les veines de l'Espagne pour que ce peuple épris de beaux gladiateurs ne leur vote pas un culte mêlé d'une sensualité qu'exaltent le péril et le sang. Et cela, malgré les séductions de la femme, là-bas plus qu'en aucun pays ensorcelante, provocante et passionnée.

En Russie, des établissements fonctionnent au su des pouvoirs publics dont l'existence prouve les affinités orientales des Slaves. Le grand-duc Serge eut des favoris non sans quelque scandale. Faut-il rappeler Alei et Sirotkine, « le petit orphelin » dans les souvenirs de Dostoïevski sur les bagnes sibériens ?

L'Asie est demeurée pareille à elle-même sous les civilisations modernes. On offre de jeunes garçons à l'hôte selon les traditions de l'hospitalité afghane. Deux des plus considérables princes indiens, l'un au nord, l'autre au sud, affligent par leur indépendance sentimentale et le renouvellement trop fréquent de leurs secrétaires de vertueux fonctionnaires britanniques. Des sectes indoues adorent la semence humaine ou se vouent au costume féminin. On fait des eunuques dans le pays de Marwar, destinés à la volupté d'amateurs étranges ; le procédé est barbare : Ablation totale dès avant la puberté et cicatrisation obtenue en plongeant le patient dans de la cendre chaude. Plus au nord, les Sikhs, l'une des dernières races guerrières de l'Inde, sont notoires pour la beauté de leur type et

des traditions dont leur héros national, Ranjit Sing, « Le vieux lion des cinq fleuves » fut, le plus illustre représentant.

En se rapprochant de l'équateur, les caractéristiques des deux sexes semblent se fondre comme dans les Cinghalais et les Annamites, où l'homme ne se distingue guère de la femme. Le moral suit les mêmes lois. Nos fumeurs d'opium coloniaux ne l'ignorent pas.

L'antique civilisation chinoise ne saurait se dispenser de tels raffinements. Les marchands des grands ports sont connus pour goûter singulièrement les jeunes marins d'Europe, et de rares étrangers ont eu accès à ces sortes de collèges de chanteurs dont la profession sous des rites minutieux et une éducation artistique très poussée, paraît être une sorte de prostitution supérieure. Quelque chose comme notre Conservatoire.

Quant au Japon, cette race admirable allie le goût de la fantaisie à l'absence totale de pudeur. Un Japonais s'estimerait bien peu curieux ou bien peu courtois de se refuser à une volupté nouvelle et dans les cas fort rares où cette volupté est nouvelle effectivement pour lui, le Japonais, doué de sens éveillés, ardents et fins, en prend sans peine, affirme-t-on, le goût reconnaissant.

La Polynésie tout entière, l'Ouest américain, le Mexique, maints districts de l'Amérique du sud montrent à tous les degrés de la civilisation, chez les sauvages tatoués ou les citoyens des métropoles californiennes, des tendances caractéristiques à l'homosexualité. Son développement sera curieux à suivre aux Etats-Unis où une fusion de sangs variés a donné tant de réactions intéressantes. Malgré qu'une recrudescence de puritanisme plus snob que sincère en rende l'étude difficile, elle a une extension positive dans les grandes villes de l'Union.

Terminons cette revue hâtive, trop courte et trop longue à la fois. Il appartient aux psychologues de corroborer par leurs recherches pratiques ces affirmations dont nulle n'est gratuite mais dont les preuves seraient sinon difficiles, du moins inopportunes à quelques égards (1).

*
* *

En résumé, il demeure prouvé aux yeux de tout homme impartial et réfléchi que l'homosexualité, caractère physique du *genus homo*,

(1) Voir l'excellent livre de M. Havelock Hellis : *L'inversion sexuelle* (Mercure de France).

est universellement répandue, comme elle a toujours été connue : Elle n'est pas un ferment nécessaire de décadence puisqu'elle coïncide souvent avec les facultés géniales qui peuvent servir avec le plus d'éclat une société. Elle est, si nous concluons avec Darwin et Gegenbaur, à un ancêtre androgyne des vertébrés, un atavisme, un geste ancestral, vénérable entre tous par son antiquité, une *tradition* en un mot !

D'autre part, la qualité parfois éminente des individus chez lesquels ressurgit cet atavisme défend de le classer comme une régression. Que signifie un tel mot du reste quand on ne connaît ni le départ ni l'arrivée ? Savons-nous quelle piste perdue cherche à retrouver la nature ? Donc, auguste par son recul dans le passé, esquissant dans l'avenir le schéma de possibilités qui seront un jour des lois, l'homosexualité n'est pas seulement passionnante pour notre investigation, elle exige notre respect et la révision d'un procès inique. Elle ne relève plus de la criminologie, ni même de la pathologie, mais du droit commun de l'amour libéré. Il ne s'agit donc pas d'une secte de vicieux réclamant un statut immoral, mais de milliers, de millions d'individus doués, valables, utilisables par une société intelligente et que proscrit la nôtre pour des motifs abolis. Le cadavre d'une morale morte ne peut pas faire contre-poids dans la balance de la justice à la dignité, à la liberté de tant d'hommes. Je pourrais dire de tous les hommes.

Il reste en effet à étudier, et ce sera l'objet d'un autre essai, les types infiniment variés de l'homosexuel, depuis l'ordinaire à caractères féminins prédominants, jusqu'au type supra-viril en qui s'es-
saie une formule supérieure du sexe. Entre ces deux extrêmes, qu'elle le veuille ou non, est comprise toute l'humanité.

in «Akademos – Rivista mensile di arte libera e di critica», 15 luglio 1909, pp. 1 - 24

Il pregiudizio nei confronti della consuetudine - la sua origine, il suo valore, i suoi pericoli.

di Guy Delrouze

“Di tutte le aberrazioni sessuali,
la castità non è la meno singolare”
Remy de Gourmont

Che cos'è uno scandalo? La rivelazione, fatta al momento opportuno ad un poliziotto, ad un polemista o ad un imbroglione, di uno stato di cose abituale, noto ad ogni civilizzato intelligente, in una parola, vecchio come il mondo. Ed ecco che subito l'opinione pubblica, venerabile pollaio, comincia a correre in cerchio, sconvolta, indignata, come uno struzzo al quale si fosse infilato dell'esplosivo da qualche parte. “E' mai possibile! Che orrore! I bambini nascerebbero forse dall'orecchio? Dove andremo mai a finire mio Dio, dove?”. Così gemono cronisti virtuosi e giornalisti immacolati. I sobborghi di Parigi nascondono bambine che non si accontentano delle gioie familiari alle quali le hanno iniziate i loro padri ed i loro fratelli e preferiscono le orride ma meno gratuite carezze di qualche impiegato. Nessuno lo sapeva! Queste giovani persone, nei tempi a venire, avrebbero sicuramente profumato Belville della loro castità ed accresciuto l'antica fama di modestia di cui si vanta questo quartiere. Si afferma che vi sono dei Principi tedeschi che trascurano le loro spose! E, parallelamente, dei soldati che trascurano le loro compaesane, a Londra e a Berlino! E' credibile? In quella Prussia che Federico II rese grande a forza di coltivarvi, tra atei e granatieri di prima qualità, le virtù pie e borghesi di cui si inorgoglisce la Germania!... Gli odi internazionali, le fazioni politiche, si impossessano del dibattito: “Vi è qualcosa di marcio in Danimarca”, si affrettano a stereotipare dei gazzettieri con la loro infarinatura di letteratura – citazione un pò stanca di un certo Shakespeare i cui sonetti tuttavia.... . Ma l'attività della cronaca locale o del Satiro è poco incline alla lettura dei sonetti di Shakespeare. “No, la Germania è pura, replicano i pastori del “centro”. La famiglia imperiale non è infangata. Il *Kronprinz* avrà dei gemelli tutti gli anni.... L'espressione in uso in certi ambienti: “gusti principeschi” ha un senso puramente artistico e feudale...”.

Si continua così: raccogliere le armi quando giacciono per terra, è normale poiché il fango le deteriora; sono ancora più utili contro l'avversario. Per esempio, non è al Signor Harden, dotato di un senso così penetrante e così israelita della realtà, che faremmo l'ingiuria di parlare di eleganza e di cavalleria. E poi non lo assolve forse il suo patriottismo da vecchia roccia? Ma queste armi chi le ha fabbricate? Che cosa ci fanno lì? Come possono ancora ferire? In una parola, come si può, nel secolo XX attingere, dalla vita privata di un uomo, degli argomenti contro il suo stato sociale, il suo onore, il suo prestigio, il suo patrimonio, quando non ha commesso alcun atto lesivo della comunità e dell'individuo?

Per riprendere la nostra metafora, queste armi sono cadute dall'armamentario dei terrori e delle proibizioni ascetiche. Esse nascono dall'arsenale degli orrori dove il Cristianesimo (non il culto di pietà e di dolcezza che perdona l'adultera ed accoglie la pentita, ma la dottrina delle epoche seguenti, stoica per snobismo e terrificante per calcolo) ha forgiato le catene che le nostre intelligenze da sole cominciano a scuotere.

Un poeta ha detto: “gli dei, gli dei sono morti, ma noi mastichiamo la loro cenere”.

Il nostro modo di sentire non si è emancipato seguendo lo stesso ritmo delle nostre menti. Il feticcio è sparito ma la foresta resta *tabou*, popolata di ombre e di divieti feroci. Noi abitiamo ancora questa foresta, i cui piccoli archi delle cattedrali imitano le volte, dove le vetrate spargono un po' del miracolo della luce proibita che risplende all'esterno. Sappiamo che il tabernacolo è vuoto e tuttavia le nostre fronti sono scoperte, parliamo a bassa voce, la vecchia magia delle musiche, dei cortei, dei

ricordi è forte nei nostri cuori contro il dovere di essere liberi. Modellati da antenati di cui calchiamo le vigili lapidi, i nostri spiriti hanno subito, al contatto delle nuove realtà che hanno trasformato l'universo attorno ad essi, solo delle alterazioni superficiali. La loro forma, la loro costituzione intima restano uguali, i sentimenti vi si cristallizzano ancora secondo le assi e gli angoli di una legge sorpassata; una grossa menzogna avvolge le nostre concezioni, penetra i nostri costumi, regola i nostri giudizi, la nostra condotta o almeno il nostro atteggiamento verso la società. In una parola, la carne, contro ogni logica, contro ogni giustizia, è rimasta sotto la minaccia del divieto gettato su di essa da parte dei culti ascetici. Il cristianesimo, venuto dopo lo stoicismo ed il buddismo, ha aggiunto solo la puerilità dei dogmi, la barbarie delle sanzioni e la venalità dei motivi. Troveremmo nella vita di una società animale, ammettendo che la nostra serva da studio per qualche osservatore stellare, un fatto più strano di questa maledizione e di questo odio che gli uomini si impongono verso un istinto che è, insomma, la maggiore risorsa della loro attività, della loro arte, che dico, del loro perdurare? Il suicidio è rimasto per la razza umana l'ideale più alto. Essa si mutila almeno per cominciare. Delle generazioni indignate dal doversi perpetuare puniscono, per una tale mancanza di logica, le anime con gli scrupoli, i corpi con il digiuno o la frusta. Il Moloch della Purezza non conta più le sue vittime; come la Vergine di ferro di Norimberga, le trafugge chiudendo le sue mani piamente incrociate sul suo seno omicida. Sì, un virus di morte si perpetua nelle vene della razza. Essa dura contro la propria logica, contro il suo Dio. Che lo vogliamo o no, tutte le nostre nozioni di bene o di male, nel campo dell'amore, sono derivate da una morale che è bramosia della morte. Un Holbein avrebbe potuto dipingerne per noi la gerarchia, sovrapponendo sui fianchi di qualche piramide fantasma, Troni e Dominazioni di spettri, con in cima il Re scheletro.

Sarebbe così straordinario, se niente potesse essere definito "contro natura". Certo si ha buon gioco a definirlo tale attraverso una proibizione divina. E' così in effetti, anzi è diventato così. Lo studio delle nostre origini ci mostra tale processo più umile ai suoi inizi, derivato da semplici necessità vitali. E' la storia di tutte le virtù: delle serve diventate padrone, occorre perdonare loro la mancanza di discrezione. Tra di esse il Pudore nacque in modo abbastanza oscuro, sembra, quando si pensa alla bella carriera che aveva davanti a sé. I sociologi ne distinguono il primo germe nel bisogno di nascondere l'atto sessuale, per timore di venire attaccati in un momento in cui la coppia rimane senza difesa. A dire il vero, questo scrupolo è anteriore all'uomo. Nei giorni della promiscuità, quando tutte le donne appartenevano a tutti gli uomini, esso fu una prima salvaguardia per le delicatezze delle nostre antenate. Nello stesso ordine di idee, Anatole France parla da qualche parte dell'opportunità che vi fu nel nascondere agli occhi di tutti un atto adatto a suscitare violente e furibonde passioni.

Ma è dal giorno in cui si fondò la proprietà, quando l'uomo primitivo ruppe violentemente il patto comunitario e disse: "La mia ascia, la mia caverna, la mia selvaggina, le mie donne", che ha inizio il pudore, almeno riguardo al sesso. Esso fu un plusvalore. La compagna del capo iniziò a velare, per ogni altro, delle grazie fino ad allora banali. Il fatto di agire così *distinse* da allora le donne dei capi. Fu un segno di buon gusto essere riserva di caccia. L'umile indumento di cuoio o di fogliame, in un primo tempo un'etichetta (etichetta nei due significati complementari della parola), stava per diventare una prerogativa, un ornamento! Il prete d'accordo con il capo – antica alleanza dove il pudore c'entra meno – sanzionò, decorando con il nome di virtù, con i castighi e le ricompense che ne derivano, questa soddisfazione concessa alla brutalità, all'orgoglio e alla concupiscenza del primo padrone. Così il pudore nacque negli stessi giorni della menzogna e del furto.

E' facile scagliare parole violente: che non si veda in questo richiamo alle sue origini un discredito gettato sul pudore. Senza di esso l'amore non sarebbe senza dubbio diventato "il capolavoro della civiltà", come lo chiama Stendhal. Esso ci ha affinati, sebbene forse pervertendoci. Quale evoluzione avrebbe seguito l'amore, se non fosse mai sorta l'idea di vergogna? La questione è tanto difficile da risolvere quanto sapere quale evoluzione avrebbe seguito la nostra umanità se il

Cristianesimo non avesse orientato la storia. La questione è anche inutile. Non si cancella un fatto; una razza non sceglie le direttrici del suo sviluppo, almeno non ancora, poiché bisogna sperare di tutto. Il pudore è un fatto, va bene: noi gli ricusiamo solo le sue pretese di imperativo divino, le sue sentenze spietate, i suoi ostracismi, il ricorso che ha sempre fatto, senza vergogna, alla stupidità e all'odio. Esso continua a minacciare, in piedi, sui rottami del baldacchino teologico che la scienza ha distrutto con gran fracasso. Vogliamo solo umanizzarlo, delimitare il rispetto e la riconoscenza che gli restano dovuti, disarmarlo, finalmente, senza tuttavia insultarlo: poiché l'analisi e la ricerca, rivelandoci la meschinità e l'abiezione dei germi da cui sono sbocciati i sentimenti che più onorano l'umanità, non fanno opera di denigrazione né di scoraggiamento, al contrario. Non esiste prova più eclatante del nostro genio di questa infusione di ideale con la quale vivifichiamo inesauribilmente i sordidi motivi originali. Non veniamo da Dio, andiamo verso di Lui.

In verità, questa potenza idealizzatrice è la potenza divinizzatrice. Potenza che fu all'inizio istinto, secondo un processo inevitabile, istinto di difesa davanti al terrore dell'incomprensibile, di reazione al mistero. Istinto che lo spavento allo stesso tempo suscita ed acceca. Questo schizzo, per quanto imperfetto, delle origini del pregiudizio che disprezza la carne, non sarebbe sufficiente se non mostrassimo con quale peso la gelosia di Dio, sfruttata dal prete, abbia aggravato questo obbrobrio. L'uomo primitivo, davanti alla notte che lo avvolge e lo minaccia, si assoggetta al bisogno di darle un nome, allo scopo di parlarle, supplicarla, placarla. Egli appende delle maschere davanti alla grande faccia senza volto dell'infinito. Maschere grossolane, quasi bestiali ancora – ma a volte una stella guarda attraverso i buchi degli occhi.

Queste prime invenzioni di dei, rassomigliavano ancora troppo all'uomo perché egli potesse intendersi con esse. Dei che venivano ingratiati, rimpinzati, anche ingannati, all'occasione, con delle offerte simulate. Il nascente sacerdozio apprese velocemente come dispensare secondo i propri fini le collere o i sorrisi di queste rozze divinità.

Ben presto ne apparvero delle altre, timide, sapendosi vinte in anticipo. Furono le gioie dell'uomo, dopo i suoi terrori, che mendicavano degli altari. Nei climi più dolci, sotto i cieli più clementi, si provò il regno degli dei bonari: dei del latte o del soma vedico, dei del vino e dell'amore, grassi e pacifici sui loro fiori di loto, a turno dispotici e sottomessi tra le braccia dei loro Coribanti, ortivi, ubriachi, itifallici, eterni. Poiché, se furono senza difesa davanti alla reazione delle divinità feroci, sanno che il loro tempo ritornerà, che è ritornato. La loro eclissi momentanea divenne inevitabile fin dal giorno in cui il monoteismo organizzò contro la loro schiera indolente l'insieme dei feticci malvagi, gonfiò d'astrazione e di spavento l'idolo primitivo fino a che la sua massa opprimente ostruì tutte le vie di fuga della creatura umana verso la libertà. Questa gelosia mostruosa ed inaudita (in effetti che cos'è la povera Nemesi antica accanto all'invenzione dell'inferno?) pretese dall'essere il sacrificio supremo. Si immolò lui stesso. Offrì la sua carne, la straziò, la denigrò nella sua bellezza, nella sua voluttà, nella sua speranza. Castrata, macerata, appena tollerata a titolo d'olocausto, essa è tuttavia sopravvissuta a questo duello con l'anima, vano duello spossante dove la parte più pura delle nostre forze si è consumata contro se stessa. Sappiamo che esso fu inutile e criminale; abbiamo abbandonato la battaglia in campo chiuso, ma l'elogio della nostra routine ipocrita continua a stimolare gli odi del nulla e della morte contro l'amore e la vita.

Un tale stato di cose potrebbe meritare solo indifferenza o disprezzo se non ci fossero, lo ripetiamo, delle vittime. Non c'è niente di più grave di una imputazione contro la morale. Tale eminente Statista inglese, accusato un tempo di "Vizio francese", per questa ragione non sarebbe mai divenuto primo ministro; Parnell vide la propria carriera rovinata da una accusa di adulterio. Laggiù degli illustri anticonformisti nell'aristocrazia e nell'arte sono stati puniti con la prigione o con l'esilio. In Germania, gli scandali si susseguono opprimenti, per gli individui, per la loro casta, per lo stesso trono. In Francia, l'opinione corrente è ostile, l'élite intellettuale beffarda, l'una e l'altra spietate verso ogni scandalo pubblico.

Riflesso di difesa sociale, si dirà; molto bene: ma abbiamo visto che i pericoli contro i quali fu necessaria questa difesa, hanno cessato di esistere da tempo. Il pregiudizio che esalta la castità e disprezza la carne costituisce dunque solo un retaggio delle vecchie proibizioni domestiche dei primi legislatori dell'orda umana fissate e rinforzate dalla volontà e dalla collera, sapientemente dirette, degli dei che essa si era creata.

Che cosa resta di valido di queste proibizioni, una volta dissolta la menzogna d'immutabilità che le sottraeva all'analisi, una volta restituite alla grande legge universale del cambiamento, del divenire e dell'adattamento? Una sola cosa: il dovere per la razza di salvaguardare la sua integrità e la sua salute. Quanto alla sua perpetuità, fonte un tempo di tante angosce la cui eco si prolunga fino a noi sotto forma di proscrizione e dannazione, essa è ormai assicurata.

Il crimine passionale violento, il solo cui possa applicarsi il termine crimine, resta inammissibile. Quanto alla salvaguardia dell'infanzia, essa mi pare una finzione, esattamente allo stesso titolo della "corruzione" dell'infanzia. Se è auspicabile che l'iniziazione troppo precoce all'amore non ostacoli lo sviluppo dell'adolescente, non è affatto provato che sia così, almeno nei soggetti sani. Il piacere è pericoloso solo per il suo eccesso. Bisogna proibire il vino perché esistono degli ubriachi? Si è sostenuto a ragione che rivelare le verità del sesso al bambino provocherebbe meno danni dell'attuale ipocrisia. La tolleranza del contatto sessuale fin dalla pubertà parrà senza dubbio, in una futura civiltà, una derivazione logica di questo principio di franchezza, una volta ammesso. Precoce o no, la prostituzione resta né più né meno un fenomeno sociale vecchio quanto la Società. L'abuso dei minori ne è una sfumatura. Si potrebbe dire che il matrimonio ne è un'altra. Perché il fatto di dare in affitto la propria bellezza è apparso sempre meno legittimo che dare in affitto le proprie braccia o la propria intelligenza? Si tratta ancora di un riflesso difensivo della società basata sulla famiglia. Senza famiglia non vi sarebbe prostituzione. Supponiamo l'uguaglianza dei sessi riconosciuta in maniera ragionevole, il divorzio facilitato, lo stato che provvede di buon ora al bambino, la libera disposizione del corpo ammessa senza altro limite che il dovere, alleggerito d'altronde, che impone la fecondità (tendiamo a tutto ciò, auspicabile o no): in una simile società la prostituzione non ha più ragione di esistere, almeno a titolo professionale. Un male che l'organismo risanato riassorbe.

Ma non esiste questione dove più curiosamente appaiano, allo stesso tempo, l'artificiosità e la malizia del pregiudizio contro la carne, di quella dell'omosessualità.

Una tale accusa non conduce più al rogo, resta la galera. Non erigeremo un martirologio, sarebbe troppo lungo. Si sono svolti e si svolgono in Inghilterra ed in Germania processi che, per un'umanità più illuminata sembreranno ciò che ci sembrano i processi per stregoneria nel Medioevo. Tuttavia avremmo torto in Francia di vantarci di una maggiore intelligenza. Se il nostro Codice, grazie alle eccellenti ragioni personali del legislatore Cambacérès ed all'indulgenza mediterranea di Napoleone, resta muto su questo capitolo, lo spirito dei nostri giudici mantiene delle inveterate abitudini e Remy de Gourmont segnalava l'altro giorno, con stupore, l'allarmante buffonata del pubblico ministero che, pronunciando la requisitoria contro Renard, si mostrava propenso all'idea di una progressione certa dalla "omosessualità al crimine".

Che tali stupidaggini possano essere proferite in piena aula di un tribunale, che tali argomenti possano essere adottati su richiesta di una persona nella prima decade del XX secolo, ecco ciò che sconcerta. Lo spirito è stato dischiuso, la riflessione è stata facilitata attraverso numerose opere di scienza della fisiologia e di storia; si discute (talvolta con più libertà che gusto) dei problemi che la religione e le convenienze un tempo scartavano dalle conversazioni; sono state fondate all'estero delle associazioni, delle riviste con il proposito di liberare dalla condizione di malfattori e di paria una parte considerevole dell'umanità (si incomincia appena a sospettarne l'importanza numerica); malgrado tutto ciò, delle parole come quelle possono essere pronunciate da un magistrato investito di una delle più alte cariche dello Stato, carica che sottintende cultura, intelligenza e sagacia! Occorrerebbe a maggior ragione disperare della folla se non possedesse il suo buon senso realista.

Anche essa presenta tuttavia dei casi di curiosa fobia¹. A quando risale questa riprovazione? Quale è la sua origine?.

E' un atavismo antichissimo. La morale dell'orda umana braccata dai selvaggi, dalle tribù rivali, fu prima di tutto: "Moltiplicatevi". Occorrevano dei guerrieri e delle madri di guerrieri. L'amore infecondo fu il crimine più grande. Tutte le maledizioni dell'ascetismo, tutte le sanzioni che ne derivano, si sono sovrapposte a questo *tabù* primitivo. Il pianeta si è popolato, riformando i conquistatori di soldati per le loro ecatombe, i flagelli di vittime per i loro carnai. Gli ideologi e gli uomini di Stato dovettero risolvere questo rompicapo: la questione sociale. Il numero dei viventi continua a crescere. Tuttavia in certe situazioni di estrema civiltà resta stazionario. La razza sembra avvertire questo terribile pericolo che le statistiche ci mostrano imminente: la sovrappopolazione. Questo pericolo creerà una nuova morale i cui presagi si affermano da ogni parte.

Tentare fin da ora di precisare l'atteggiamento permesso, in questo inizio del secolo, all' "uomo onesto" di fronte a questa questione particolarmente istruttiva, vuol dire servirla, soddisfare un dovere di giustizia. Il vecchio principe di Polignac disse al momento del processo di Oscar Wilde che tale questione era una pietra di paragone dell'intelligenza dei suoi interlocutori. C'è di più: essa è una prova di carattere. Ci è voluto del coraggio a Paul Adam per scrivere che le sregolatezze rimproverate al poeta inglese "danneggiavano meno di un adulterio". C'è voluto coraggio a Richepin per parlare, senza la commedia dell'indignazione, dell'omosessualità, a proposito di una opera teatrale dello scorso anno. Questi critici ci scuseranno di farli onore di un così misero coraggio, ma esso resta eccezionale. Se, come Leibnitz, alcuni dei nostri filosofi possono affermare di "non disprezzare quasi niente", se i commensali di uomini come Anatole France o Maurice Maeterlinck sanno fino a che punto siano interessati, in quanto psicologi, a questi rari aspetti del problema sessuale, familiari ai loro geni preferiti, da Platone a Shakespeare e Vinci, questo soggetto, considerato scabroso, non è mai stato trattato da uno scrittore o da un pensatore su di un giornale o una rivista, ed arriva al pubblico solo secondo il capriccio dei servizi giornalistici, sotto la pressione di un qualsiasi fatto di cronaca. I direttori di giornali e di riviste ne sono sicuramente i primi responsabili. Tale è il timore dell'opinione pubblica e dell'argomento chiamato giustamente *ad hominem!* Così poche coscienze si sentirebbero dunque pure?.

Non si tratta affatto di celebrare in questa sede degli eroi o degli apostoli, ma solo di illuminare degli individui dal cervello e dai caratteri normali. Ecco le nozioni più recenti della ricerca moderna sul capitolo oscuro dell'omosessualità. La maggior parte di esse non sono affatto nuove, solo qualche conclusione suggerita potrà apparire tale. Dico suggerite, per il timore di tutto ciò che potrebbe sembrare dogmatico o pretenzioso. Questo non è affatto un catechismo.

L'uomo e la donna, nella loro costituzione fisica, sono bisessuati. Le componenti essenziali di ciascun sesso si ritrovano nell'altro, più o meno modificate. Questa è una osservazione comune. Sappiamo che l'embrione, il cui sviluppo riassume le tappe dell'intera evoluzione, diventa ermafrodita abbastanza tardi: ignoriamo ciò che determina la sua scelta talvolta esitante, secondo la quale non sempre, sembra, la morfologia anatomica e la psicologia si accordano. Il corpo opta per un sesso, il sistema nervoso più o meno per un altro. E' questo un disordine? Che ne sappiamo, noi? A quale fine agisce la natura eternamente in cerca di superare se stessa? Vi ritorneremo fra poco. In ogni caso un tale fenomeno è *nella* natura. Non è l'eccezione ma la regola. Se fossimo logici, come rimproveriamo ad un individuo le sue tendenze omosessuali, dovremmo incriminarlo per essere venuto al mondo con delle mammelle.

Ogni essere è dunque irrimediabilmente segnato dall'uno o dall'altro sesso, ogni essere porta in sé la fatalità di un doppio desiderio. I rispettivi coefficienti di questi desideri variano all'infinito: uno di essi può essere inesistente, in certi casi essi possono essere uguali. Si direbbe che la natura cerchi un equilibrio. Secondo la sua abitudine, essa spezza senza pietà i suoi tentativi falliti e, senza scrupolo, lascia trascinarsi per le strade del presente gli scarti e le parodie della sua tenace speranza. Tuttavia

1 Non dubitiamo che, se Renard è stato condannato, è perché era omosessuale.

è secondo questi modelli ridicoli o sinistri, che viene giudicata l'opera futura e, come essi, condannata. Solo questi si manifestano più sovente all'opinione pubblica, mostri indiscreti, martiri che la natura non ha affatto scelto. Ma nessun intelletto filosofico ha il diritto di rifiutare in futuro la possibilità di una realizzazione più alta. Abbiamo visto la natura all'opera, l'inesauribile genio di cui ha dato prova per assicurare la vita; per prima cosa l'abbiamo vista plasmare la massa, inventare i giganti fossili dai piccolissimi cervelli, prima di sperimentare la forza bruta, poi l'intelligenza (che sia forse solo un ripiego?). Abbiamo studiato l'ammirevole meccanismo di quelle società animali dove l'attività, la sicurezza dell'intera organizzazione sono conferite a dei *neutri*. Abbiamo sondato i suoi arcani e le sue origini, violato i suoi segreti, senza incontrarvi né un pudore né uno scrupolo. Ogni giorno, afferriamo più da vicino il suo disegno ultimo che probabilmente non conosceremo mai, ma che adoriamo – poiché bisogna adorare, e niente altro merita di essere adorato. Questo disegno contiene la verità quanto la chimera; e la natura, per quanto poco le giudichi degne, trasformerà in verità le chimere che noi le gettiamo. La parola chimera caratterizza impropriamente l'ipotesi molto valida e vitale che proponiamo e secondo la quale l'evoluzione perseguirebbe, senza essere arrivata ancora a definirla, la concezione di un esemplare liberato dai limiti del sesso, elevato ad una nozione d'amore migliore di quella utilitaristica e procreatrice, cioè arricchita di molteplici possibilità, così differente dall'istinto primitivo quanto la musica lo è dal rumore. In questo modello iper-sessuale (possiamo azzardare la parola) il significato dell'amore avrà percorso, per esempio, lo stesso ciclo percorso dall'udito nell'animale: l'orecchio, semplice meccanismo difensivo che si è creato per avvertire l'individuo dell'avvicinarsi del pericolo, è diventato, in epoche meno turbolente, il veicolo delle sensazioni attraverso le quali l'uomo si avvicina di più al divino; un po' di ozio è bastato al miracolo. Una volta assolto il proprio compito, ecco arrivato per l'amore il tempo di questo ozio. Che diremmo di un decreto dall'alto, sostenuto da fulmini e pioggia di bitume, che vietasse alla moderna orchestra l'infinita varietà delle sue combinazioni e limitasse, pena il crimine, l'espressione musicale alla conchiglia dei primi pescatori o alle selci battute dai nostri antenati trogloditi? Ebbene, l'amore subisce una simile tirannia: anche la più potente influenza civilizzatrice è incatenata stupidamente.

L'uomo non ha cessato tuttavia di cercarsi un redentore. Vorremmo mostrarlo intento a questo compito fin dall'alba dei tempi, in tutti i punti del globo, stimolando senza stanchezza la sua torbida speranza nei reni del barbaro o nel cervello del genio multiforme, ignominioso, vivace. Da questa perseveranza e da questa ubiquità pretendiamo di trarre degli argomenti complementari. Quello della costituzione fisica bisessuata dell'uomo e della donna basterebbe da solo, tuttavia, ad appoggiare una tesi che non permette più ormai di studiare l'omosessualità come un capitolo di teratologia, ma la annovera tra le forme più venerabili, più universali, più *naturali* dell'attrazione tra gli esseri umani.

L'antichità di tali tendenze è stata stabilita molte volte. I primi documenti di questi archivi sono, lo ripetiamo, la doppia firma dell'uno e dell'altro sesso sul corpo stesso del vertebrato. Poi si apre la storia. Essa è inesauribile. In Egitto, in India, in Cina, le leggende più antiche abbondano di allusioni. Nell'antico Giappone il codice rigoroso dell'onore samurai, bandendo come una debolezza l'interesse per la donna, favoriva delle tenerezze eroiche come in Grecia e, più tardi, presso i Templari ed i Cavalieri di Malta. Che si ricordi la frase di Filippo la sera di Cheronea, mentre percorreva quel carnaio dove il battaglione degli Amanti e degli Amati giaceva, fatto a pezzi, nelle braccia l'uno dell'altro: "Che il mio nome sia rovinato per sempre, se questi non hanno fatto o subito nulla di contrario all'onore."

Si è spesso parlato del miracolo greco. Un piccolo popolo realizza un tipo di bellezza fisica, plastica ed ideale, che non è stato mai superato. Questo popolo non è affatto composto da esteti contemplativi ma da atleti eroici. A lui si devono Salamina e Maratona, fatti d'armi d'incalcolabile portata per l'intero genere umano. Questo popolo, i cui miti, le cui statue ed il cui pensiero orientano ancora l'intelligenza e la voluttà degli uomini; questo popolo che governa dall'oltre tomba il nostro

Medioevo con Aristotele così come innalza Eraclito a fonte delle concezioni moderne, proprio questo popolo riteneva l'omosessualità un elemento costituzionale e congenito del proprio carattere. Codificata da Solone e da Licurgo, cantata da Anacreonte e Saffo, esaltata da Platone, è sufficiente percorrere Plutarco o Senofonte, per constatare che cosa un simile argomento avesse di quotidiano, di normale, di remoto nei costumi. Fidia incideva sull'anello di Giove d'Olimpia il nome dell'atleta che amava. Achille e Patroclo, Armodio ed Aristogitone, amanti illustri, erano i santi della leggenda e della storia. Ancora più in alto gli dei mostravano delle esemplari debolezze: Zeus aveva Ganimede; Apollo, Giacinto e Ciparisso; Ercole, Ila; Dioniso, tutta l'armata dei Baccanali!.

Un giorno delle dotte opere stabiliranno le ragioni profonde di questo gusto presso i Greci. Non è un libro quello che noi qui abbozziamo, ma una vera biblioteca. I costumi di cui parliamo sono sempre stati e sono rimasti, a differenza della cultura, quelli di tutto l'Oriente. Cosa curiosa, gli altopiani dell'Asia Centrale, questa *officina gentium*, da dove sembra che tutte le razze si siano sparse sul pianeta, hanno mantenuto le tradizioni degli Unni (M. Ribot nella sua *Eredità* cita questo rimprovero fatto agli Unni dagli annalisti cristiani e, non sapendo se convenga nominare questa tendenza vizio di barbari o vizio di ultra-civilizzati, sospende il suo giudizio con una prudenza degna di questo nobile spirito). Più vicino a noi sono i Bulgari il cui nome ne è diventato un sinonimo, ed i Turchi presso i quali il coraggio, l'onestà, la naturale aristocrazia sono certi come la loro memorabile attrazione per i giovani. Tutti i viaggiatori che hanno visitato il Turkestan si ricordano del ruolo eminente che i danzatori, i *batchas*, occupano nella vita del paese. I danzatori russi che stanno per rivoluzionare Parigi derivano dalla stessa tradizione.

Ma ritroveremo tra poco il vasto Oriente immobile. Evochiamo il passato. Roma, erede di Atene, si offre a noi, imponente antenato. Si sa che l'artigiano della sua gloria, Caio Giulio Cesare, meritò, da giovane, il soprannome di marito di tutte le donne e moglie di tutti gli uomini. Eravamo ancora nei giorni austeri della Repubblica. Tra i dodici imperatori di cui parla Svetonio, solo Claudio non è tacciato di omosessualità. Più tardi con Eliogabalo, si scatenò una follia, abbastanza puerile e azzardata, mi sembra, malgrado il fenomeno di questa carriera di adolescente, che tra i 16 e i 18 anni sembra aver esaurito le ebbrezze di un mondo innamorato del suo tiranno. Il regno degli Antonini rappresenta la bella sera meditativa e calma dell'Impero. Un maestro dilettante, curioso, acuto ed artista, Adriano, dedicò l'universo ad uno schiavo amato.

Nel frattempo gli scritti di Marziale, di Petronio, i capolavori di Ercolano, ci lasciano intravedere l'ampia licenza e la copiosa voluttà latina inebriate dal pericoloso Oriente. La decadenza di un popolo deriva dalla depravazione dei costumi o la depravazione dei costumi proviene dalla decadenza? Come l'eroina di Oscar Wilde che si domandava se, in Inghilterra, le persone noiose producessero la nebbia o la nebbia le persone noiose. Corruzione e civiltà formano due termini inseparabili. Le stesse barbarie non sono pure. La sete egoista di godimenti immediati mette in pericolo la città non appena il carattere si indebolisce nell'individuo ed il dovere sociale si offusca ai suoi occhi. Ma il bisogno di godere realizzato in questo mondo, o spostato in un paradiso immaginario, si rivela, in fondo, il solo movente ed il solo fine della nostra attività. Ed il dovere sociale esprime semplicemente questo bisogno di godere, ma sotto una forma più intelligente, rispetto alla sua forma imprevedente e lussuriosa presso l'individuo isolato. Si tratta di un egoismo più nobile, più chiaroveggente, più astuto, fecondo di stratagemmi: l'egoismo della razza. Spunta in alcune menti elitarie sotto la sua vera figura anche se velata, come le Madri apparvero a Faust. Ma per i semplici ha mille volti. Il suo volto più recente, incoronato dai fiori eroici del ciliegio giapponese, sorrideva nel Sol levante, dall'alto dei bastioni di Port-Arthur, ai soldati che andavano a morire per le anime defunte della loro dinastia. Forse basterà la Verità, in futuro - o almeno l'illusione senza ali e senza aureola che abbelliamo con questo titolo precario - ad esigere da una umanità meglio iniziata alle leggi del proprio divenire, questi sacrifici ordinati da una potente illusione. Nell'attesa, la decadenza di una società è quella della propria fede ed il Dr. Le Bon ha potuto dire in una formula lapidaria che i popoli non sopravvivono ai loro dei. La licenza dei

costumi è solo un fenomeno concomitante. Nessuna società ha potuto ancora sopravvivere al lusso, alla ricchezza, alla felicità. E tuttavia la società mira solo a conquistarli.

Roma cade, il Medio Evo pesa con tutte le sue tenebre. I monasteri nascondono quel poco che persiste di curiosità, di arte e di sensualità raffinata (vedere Michelet ed il processo dei Templari, dove troviamo per la prima volta l'accusa di omosessualità pronunciata per ragioni politiche). La più grande voce forse di tutto il Medioevo, quella di Dante, così pronta a vituperare e a maledire, si innalza tuttavia con una gravità misteriosa dal cerchio dell'inferno dove saluta i Sodomiti. Il poeta li riconosce: *Letterati grandi e di gran fama*. Tra di loro il suo maestro Brunetto Latini: “**Siete voi, ser Brunetto?**”. Il discepolo ascolta con deferenza e tenerezza la voce del maestro dannato fino a che non si allontana, ed allora, fra le altre anime in fuga, simili ai corridori nell'arena, lo segue a lungo con gli occhi: *e parve di costoro/quegli che vince e non colui che perde*.

Rari sono gli sprazzi di luce che perforano la notte d'ombra e di terrore gettata dalla religione sui costumi di allora. La tragica avventura di Edoardo II d'Inghilterra e dei suoi favoriti doveva ispirare un dramma al poeta inglese Marlowe due secoli più tardi. Tuttavia la civiltà degli Arabi brillava in tutto il suo splendore. L'Islam, fin dai suoi giorni eroici, fu omosessuale e lo è rimasto. Come Platone annoverava tra gli appetiti inferiori i desideri che portano verso le donne, così la poesia araba e persiana ha celebrato l'adolescente, il coppiere, l'agile cipresso come degni soprattutto dei piaceri del saggio. I poeti non furono i soli, il gusto è profondo, innato, universale presso le razze d'Oriente. Con l'aiuto dell'etichetta, le proposte che equivalgono alle nostre conversazioni da fumoir occidentali vertono laggiù esclusivamente su queste classiche voluttà. Due *sufi*, bevendo del vino di Chiraz nelle loro coppe niellate sotto un chiosco di maiolica, o due cammellieri dell'Anatolia mentre si dividono un cocomero al bordo di una sorgente agreste, conversano in termini differenti, nell'ora delle confidenze, su di un soggetto sempre simile.

L'alba del Rinascimento si leva staccando su di un cielo da bufera il profilo e le corna di Pan risuscitato. In verità non era mai morto. Durante la lunga notte da dove usciva il mondo, era rimasto seduto, misericordioso, spaventoso, osceno, sul trono dei sabba. Egli si alza con la luce. Lo si riconosce. E' anche Dionisio. Un grande soffio di libertà inebria lo spirito e la carne. Nessuno accuserà di decadenza l'Italia di allora, ribollente di linfa vitale, inesauribile di forme nuove di bellezza e di speranza. La sua esuberanza vitale fa scoppiare tutte le convenzioni, si espande in tutti i sensi. Leggete Machiavelli, Benvenuto Cellini, L'Aretino, Guicciardini e tanti altri, vi ritroverete lo stato d'animo pagano di fronte alle differenze della sensualità. I critici inglesi Walter Pater e Addington Symonds che hanno studiato devotamente il Rinascimento, non hanno ignorato questo aspetto e l'hanno lasciato intravedere con quel cupo diletto che è tipico di Oxford. Ecco, fra tanti altri episodi, Cesare Borgia che stupra il giovane duca di Faenza, il trono di Pietro occupato da due Papi, Giulio II e Leone X, l'uno guerriero, l'altro prete, tutte e due artisti ed omosessuali, Michelangelo che nutre il suo genio doloroso con l'amore per il giovane Cavalieri, Leonardo da Vinci, che dopo lo scandalo che l'aveva obbligato a lasciare Milano, esprime in inquietanti effigi il segreto del suo vasto desiderio, Sodoma che copre i muri dei monasteri con ritratti di santi e di novizi troppo belli. Risale a quest'epoca la reputazione dell'Italia: “il *ragout* d'Italia”, diceva Tallemant des Reaux. Il Presidente de Brosse, visitando Firenze, protestava scherzosamente contro l'imputazione di tali scostumatezze all'illustre città, e dichiarava a proposito dell'amore “contro natura” che “a parte una bolla del Papa Adriano che lo difende, ogni cittadino *colto in flagrante delitto deve pagare un' ammenda di cinque soldi, a meno tuttavia che non l'abbia fatto per la sua salute!*”.

L'Italia non è la sola. In Francia, l'insolenza, la grazia, il coraggio ed il cinismo dei favoriti circondano la figura di Enrico III. In Inghilterra, la pleiade Elisabetiana manifesta senza pudore il suo eclettismo nelle parole del focoso poeta Christopher Marlowe: “Sono solo gli stupidi che non amano né il tabacco né i ragazzi”. Gli enigmatici sonetti dei quali non si conosce né l'autore né l'ispiratore e che sono attribuiti a Shakespeare, la dicono lunga sulla tolleranza di quei tempi dove i

giovani attori che recitavano Ofelia o Desdemona si avvalevano probabilmente di un prestigio analogo a quello di quei castrati per i quali i cardinali del XVII e XVIII secolo, fecero a Roma tante follie. In Spagna, nei romanzi di Cervantes, si ritrovano le tracce di questa stessa esaltazione di sentimenti verso gli individui dello stesso sesso che Pizarro e Cortés constatarono nell'impero degli Incas sotto forma di prostituzione religiosa.

Il secolo XVII non cede in nulla a quello precedente. Sui troni vi sono Luigi XIII, Guglielmo il Taciturno, Cristina, Carlo XII: si faccia riferimento a Tallemant des Reaux per quel che riguarda i favoriti di Luigi XIII e alla fortuna dei Luynes. Gli aneddoti sono di una precisione curiosa. Il numero di persone della corte che egli accusa di tali singolarità è del resto enorme. Il fratello di Luigi XIV univa un senso molto vivo di ciò che doveva al suo rango, alla devozione e ai suoi vizi. La protezione del cavaliere di Lorraine era di quelle di cui nessuno osava ridere, e l'affetto del re non si smentì mai nei confronti di un fratello che non sembrò mai biasimare, troppo vicino probabilmente alla sua sovrana persona per essere anche solo oggetto di discussione.

Avvicinandosi ai tempi moderni, si esita di fronte a dei censimenti epici. Essi sorpasserebbero i limiti di un saggio. Citeremo tutt'al più qualche nome eminente. Pietro il Grande e Federico II continuano la tradizione degli accampamenti militari (essa inizia con Alessandro e Efestione), dopo Tilly, Catinat ed il maresciallo de Vendome; tradizione i cui ultimi nomi citabili sono quelli di Changarnier (Lamoricière diceva con semplicità: in Africa eravamo tutti così, ma Changarnier lo è rimasto), di Skobéleff, del generale Mcdonald, l'eroe popolare della guerra anglo-boera di cui si ricorda il suicidio a Parigi.

Stendhal attribuisce a Napoleone I delle analoghe tendenze senza prove serie né altra grave presunzione oltre al fatto di essere Corso. Lo stesso autore del *Il Rosso e il Nero* si è espresso talvolta in termini singolari su questo argomento e Sellière cita un passaggio dove Beyle, descrivendo un giovane ufficiale russo con parole infiammate, parla dell' "amore alla Ermione" che è pronto a provare per questo militare.

L'avventura di Luigi II di Baviera e di Wagner ha stimolato la curiosità senza permettere una conclusione. Malgrado la presenza di frasi come questa nelle lettere di Wagner: "L' amore del re potrà sviarmi dal Femminile?"²; nonostante che i gusti di Luigi II non potessero, essi, sollevare il minimo dubbio, non è certo che questo incontro del genio con la bellezza, nella magnificenza e nella gratitudine di un'ora sovrana, sia arrivato fino ad una comunione così perfetta. Poco importa del resto. Anche senza questo, Wagner possiede quello che occorre per realizzare uno di quei tipi iper-sessuali di cui parliamo poco fa e di cui Whitmann³, il grande lirico americano, rappresenta un altro rimarcabile esempio. Si possono amare appassionatamente degli uomini con una passione che non oltrepassa la soglia del desiderio cosciente. Questa non è neppure la maniera più brutta.

Citerò solo un piccolo numero di nomi. Per partito preso non vi figurerà nessuno ancora in vita: è meglio privare un argomento di contributi gloriosi, piuttosto che apparire, per poco che sia, agli occhi dell'ottusità imperante, un delatore. Verlaine, Wilde e Swinburne (potremmo aggiungere Beaudelaire mandato via dal collegio per cameratismi troppo stretti) contano fra i grandi nomi della poesia di tutti i tempi, rivendicano il privilegio di queste sensibilità superiori che il volgo non ha diritto di giudicare, quando, questo privilegio, è con il loro genio che questi uomini l'hanno pagato. Lo ripetiamo: questo schizzo storico è estremamente sommario. Bastava così, anche se non si fosse trattato di inclinazioni, attraverso essenze segrete e nascoste, del *peccatum mutum* - bisbigliava il pudore monacale che aveva le sue ragioni. La stessa difficoltà di inchiesta persiste malgrado i progressi realizzati nello studio del problema. Le cifre delle statistiche pubblicate dalle riviste specializzate tedesche restano necessariamente, per quanto imponenti siano, ben al di sotto della realtà. E' tuttavia più raro di una volta vedere un bambino all'inizio della pubertà spaventarsi di se stesso, del mostro abietto che gli hanno mostrato i precetti della morale e nel quale si riconosce. A

2 Lettere a Mme Wille

3 Trad. Bazalgette (*Mercurio de France*)

seconda della sua intelligenza, può esitare per più o meno tempo, secondo il suo carattere può disperarsi o dichiararsi subito militante anarchico dell'amore. Una leggenda racconta che Wilde non avesse mai oltrepassato, su di un simile tema, i confini del diletterismo fino ad un viaggio a Parigi dove si abbandonò ad una precisa esperienza. Essa fu così sconvolgente che, riprendendo l'indomani il battello, rientrò a Londra a chiedere la mano della prima fanciulla che si presentò. Il matrimonio prematuro, votando all'infelicità più di un essere umano, è uno mali minori che ingenera il pregiudizio. Ma questo pregiudizio, in tutti i rami della scienza moderna, è stato scalzato da spiriti avidi di luce e di giustizia. Moll, Kraft-Ebing, Havelock Ellis, in fisiologia hanno fatto luce su questi problemi, hanno fatto esplodere l'ingiustizia e l'ignoranza che lasciano sussistere nei codici la nozione di peccato accanto a quella di crimine, hanno difeso a spada tratta la riforma di una legge antiquata. Richard Burton, appassionato di civiltà orientale, ne ha esplorato le letterature ed ha rivelato il fatto considerevole, apparso tutto al più a qualche viaggiatore, che una parte dell'umanità, e non la minore, possedeva la tendenza generale innata e quasi ovunque concreta all'omosessualità. Egli stabilì anche un meridiano fittizio che separa le popolazioni con una omosessualità congenita da quelle con una omosessualità occasionale. Rinviando per questa interessante mappa all'appendice della traduzione delle "Mille e Una Notte".

In seguito, un importante movimento si è espresso in Germania. Il suo organo principale è lo *Jahrbuch für Sexual Wissenschaft*, la coscienziosa pubblicazione del Dr. Hirschfeld. Questo popolo ha delle qualità di disciplina e di dignità delle quali i nostri esoterismi disincantati e vigliacchi hanno troppo presto sorriso. Egli si trova solo, alla testa di un'emancipazione che gli farà onore.

Per prima cosa dirigiamo su di lui lo sguardo circolare con cui un osservatore sufficientemente colto e vivace può abbracciare il pianeta in questo inizio del XX secolo. La Germania ha evidentemente delle profonde ragioni per avere la prima organizzazione omosessuale. Il numero degli omosessuali rilevati a Berlino è considerevole (vedere la pubblicazione sopracitata). L'aristocrazia, soprattutto quella più alta, è molto meno importante di quanto non vi figurino in realtà, poiché la consanguineità, conseguenza necessaria del principio della purezza del sangue e della rarità di matrimoni con persone di ceto inferiore, porta, non meno della troppo grande disparità di sangue mescolato, a dei prodotti d'eccezione. Sembra che la razza vi manifesti fra l'altro il proprio desiderio di non perpetuarsi. Questo desiderio, essa può esprimerlo nel calore del temperamento, nella lucidità di coscienza, in individui spregevoli o geniali. Essi costringono, allo stesso tempo, all'attenzione ed al dubbio. Sono capaci di giustificare il decreto che li relegherebbe al rango di scarti etnici quanto la frase enigmatica di Bacone: "Coloro che si prendono più cura della posterità non generano affatto". Comunque sia non vi è in Germania una famiglia principesca che non conti numerosi omosessuali e questo vale anche per chi appartiene all'esercito e alle classi inferiori, Berlino, con i suoi bagni, i suoi caffè esclusivi, i suoi balli, le sue pubblicazioni, mostra un'organizzazione sorprendente, tanto più che la legge punisce direttamente l'atto incriminato.

Stessa severità nel Codice inglese rimasto anche lui il "braccio secolare" a cui la Chiesa consegnava i propri colpevoli. Ma in Inghilterra una formidabile ipocrisia (che forse è una virtù sociale) schiaccia e imbavaglia ogni sincerità. Come afferma uno dei loro umoristi, l'undicesimo e più importante dei comandamenti resta per gli Inglesi: "Non fatevi pizzicare". La dissolutezza non ci rimette nulla: gli inevitabili scandali (quanti sono stati prudentemente soffocati per riguardo verso delle personalità famose!), le osservazioni dei viaggiatori, le confessioni dei numerosi insulari che percorrono il mondo in lungo ed in largo in cerca di maggior libertà esterna, sono qui per provarlo. Sappiamo che le grandi scuole che sono il giusto orgoglio dell'Inghilterra, Eton in particolare e Harrow, di cui i primi versi di Byron ci raccontano le entusiastiche amicizie, comportano nel loro sistema tutte le memorabili conseguenze del riunire insieme adolescenti dello stesso sesso. Il *fagging* che consacra la tirannia degli allievi più anziani sui più giovani, favorisce in maniera singolare uno stato di cose perfettamente conosciuto e sperimentato dalla maggioranza degli uomini

di Stato, dei grandi signori, dei magistrati e dei prelati eminenti d'Inghilterra, fin da Alfredo il Grande.

La borghesia si circonda più di principi e meno di fantasia. Delle strette osservanze delimitano il suo orizzonte al di là del quale essa giudica indecente guardare. Non si immagina fino a che punto questa potenza del pregiudizio mistico collettivo possa fuorviare delle persone ragionevoli. Havelock Ellis racconta il contegno inaudito di quella donna di mondo, presidentessa di opere per la *Purity*, pilastro di rispettabilità e ortodossia, che un bel giorno si rese conto con terrore e disperazione che, da più di vent'anni, quotidianamente, senza saperlo, praticava dei piaceri illeciti e solitari! Non conosco storia più tipicamente inglese, né rivincita più umoristica della natura sull'educazione. In nessun paese, grazie alle pretese meno pressanti dei temperamenti, si incontrano tanti individui presso i quali le tendenze di cui ci occupiamo, sono rimaste virtuali, subliminali. I più intelligenti (Pater e Fitzgerald, per esempio) si rifugiano nello studio dell'arte, gli altri sono ovunque. In quanti sguardi amici (il cuore laggiù è leale se non lo è l'intelligenza, e non esiste amicizia più sicura di quella di un Inglese) si è potuto leggere durante la giovinezza il verso malinconico di Rossetti: *Look in my face: my name is might have been!* Sommazione patetica talvolta, talvolta anche incosciente, che non ha mai osato confessarsi, ascoltarsi essa stessa, che è arrivata in certi casi fino a volersi soffocare gridando troppo alto degli impropri appresi, automatici, quasi spiatori. Singolare bisogno di ignorare, di imbrogliare se stesso analogo al caso della Presidentessa della *Purity Associations* o a quello della persona smarrita che, per rincuorarsi contro la notte che scende, intona un canto marziale. Non ridiamo. Solo un legame sociale molto solido può straziare e deformare fino a questo punto gli individui meno resistenti della congerie che assoggetta.

Quanto al popolo inglese, la sua connaturalità omosessuale è del tutto fuori discussione. Esso è in primo luogo un popolo marittimo ed i viaggi, le avventure, le lunghe traversate, la noncuranza, l'abbandono all'elemento sovrano hanno sempre formato degli uomini dalla sensualità semplice ed indulgente. In qualcuno ci si mette in mezzo il sentimento, e la differenza di condizione sociale contribuisce ad esaltarlo presso l'inferiore. Per la verità è grazie a ciò che essi affinano in materiale amoroso l'appagamento dei loro sensi propriamente detti, che è abbastanza *business like* e grossolano. Se questo articolo avesse delle pretese pittoresche, vi si potrebbe illustrare con tratti curiosi l'evidenza di tali caratteristiche presso il popolino inglese. Basti nominare l'esercito e soprattutto quella magnifica legione di uomini di facili costumi che costituisce i reggimenti della guardia. Ricordiamo anche al turista l'ammirevole polizia di Londra, che protegge, con tanta deferenza, il passante smarrito, la vecchia signora timida o il nottambulo ritardatario.

I francesi in quanto razza non mostrano una vocazione così decisa verso l'omosessualità come l'Inglese e il Tedesco. La donna ha dominato la nostra civiltà, in particolare nel XVIII secolo e sotto il secondo Impero. Per essa tutte le indulgenze. L'omosessualità nella donna fu una allettante fantasia, un diritto, che dico, un dovere, in una parola uno spettacolo. La lussuria del maschio ha modo, fin dall'inizio, di perdonare questi giochi suggestivi da cui la sua fatuità non poteva ritenersi seriamente bandita. Questa fatuità, nel giovane Francese sbruffone del vizio, gioca un ruolo importante alla fine della adolescenza. La pubertà, vero stato di ermafroditismo momentaneo, opta talvolta avventatamente per il femminile sotto l'influenza della vanità. Ma questa opzione quasi sempre è stata preceduta da un periodo omosessuale. Sia al liceo, sia nei collegi religiosi dove assumono talvolta un carattere romantico e mistico, ogni giovane Francese ha conosciuto quei primi turbamenti di sensi e di cuore. Essi restano per molti indimenticabili anche dal fondo di esistenze future borghesi, incolore e domestiche. L'essere vergine mantiene profonda l'impronta di tali ricordi, ed io ho sentito molti uomini di trent'anni lamentarsi per il fatto che la vita non gli abbia mai reso l'emozione di quelle ore di noviziato.

Non crederemmo di insegnare granché a nessuno facendo una monografia dell'omosessualità in Francia. Del resto, senza nomi, essa avrebbe solo un mediocre interesse. Limitiamoci a riconoscere

l'esistenza di queste tendenze in tutti i gradi delle nostre sconvolte gerarchie, presso i più illustri rappresentanti della nostra élite di ieri come presso le più brillanti speranze della nostra élite di domani. Degli artisti tra i più grandi, dei soldati dal coraggio collaudato, dei maestri della finanza e dell'eleganza meriterebbero consapevolmente la gogna del pregiudizio borghese. Alcuni l'hanno subita nei cabaret di Montmartre o nelle riviste di fine anno, ma una colossale maggioranza mantiene il suo segreto. Se alcuni raffinati trovano modo di goderne pur soffrendo, troppo invaghiti del raro per non trattare come volgare ogni tentativo di affrancamento, si tratta di oziosi o di indifferenti. Gli altri sono ossessionati dall'angoscia, degradati o dominati da una commedia continua, attendendo che per uno stupido scandalo i farisei li mettano al bando dell'opinione pubblica. Tuttavia, e questo conferma l'enorme ruolo della routine e dello spirito casalingo nei giudizi umani, i costumi cosiddetti coloniali sono giudicati senza grande severità. Togliete l'individuo dal suo ambiente, dai solchi dove scivolano la sua attività ed il suo pensiero, ed egli si adatta ad un ordine di cose che prima lo urtava. L'intera storia della campagna d'Africa lo prova. La facilità delle comunicazioni, l'importazione di elementi femminili non hanno cambiato nulla dai primi giorni della conquista; al contrario, nell' Africa del Nord si sta formando una nuova razza, energica, attiva, con pochi scrupoli, yankees latini non handicappati dal puritanesimo, che porta nel suo sangue le fatalità sessuali delle latitudini dove è nata.

Quanto al resto dell'Europa, ecco l'Italia che continua le proprie tradizioni pagane. Ma i tempi sono duri se la razza è sempre superba. Con una incoscienza da bella cortigiana agguerrita essa accoglie ed invita i ricchi nomadi trascinati dalla loro voluttà. Questo traffico a Roma, a Firenze e a Napoli, prende le proporzioni di una industria nazionale: a questo proposito si raccontano aneddoti stupefacenti, basati su dei fatti che il turista meno prevenuto non può mancare di vedere. Altrove, nella penisola, delle colonie di omosessuali concorrono alla fortuna di celebri città non meno della loro antica reputazione di centri di intelligenza e di arte.

Troppo sangue moro cola ancora nelle vene della Spagna perché questo popolo invaghito dei bei gladiatori non gli consacrò un culto mischiato ad una sensualità che esalta il pericolo ed il sangue. E ciò, malgrado la seduzione delle donne, laggiù più che in nessun altro paese ammaliatrici, provocanti ed appassionate.

In Russia funzionano degli stabilimenti conosciuti ai pubblici poteri la cui esistenza prova le affinità orientali degli Slavi. Il granduca Sergio ebbe dei favoriti non senza qualche scandalo. Bisogna ricordare Alei e Sirotkine, "il piccolo orfano" nei ricordi di Dostoievski sui bagni penali siberiani?. L'Asia sotto le civilizzazioni moderne è rimasta uguale a se stessa. Si offrono all'ospite dei giovani secondo le tradizioni dell'ospitalità afgana. Due dei più considerevoli principi indiani, uno al nord, l'altro al sud, con la loro indipendenza sentimentale ed il rinnovo troppo frequente dei loro segretari affliggono i virtuosi funzionari britannici. Delle sette indù adorano il seme umano o si consacrano al costume femminile. Nel paese di Marwar si creano degli eunuchi destinati alla voluttà di amatori stranieri. Il procedimento è barbaro: ablazione totale fin da prima della pubertà, e cicatrizzazione ottenuta immergendo il paziente nella cenere calda. Più a nord, i Sikhs, una delle ultime razze guerriere dell'India, sono celebri per la bellezza della loro tipologia e delle tradizioni di cui il loro eroe nazionale, Ranjit Sing, "il vecchio leone dei cinque fiumi" fu il rappresentante più illustre.

Avvicinandoci all'equatore, le caratteristiche dei due sessi sembrano fondersi come nei Cingalesi e negli Annamiti, dove l'uomo non si distingue affatto dalla donna. L'umore segue le stesse leggi. Noi, coloniali fumatori d'oppio non lo ignoriamo.

L'antica civiltà cinese non saprebbe dispensarsi da tali raffinatezze. I mercanti dei grandi porti sono conosciuti per gustare singolarmente i giovani marinai europei, e dei rari stranieri hanno avuto accesso a quella sorte di collegi di cantanti la cui professione, sotto dei riti minuziosi ed una educazione artistica molto avanzata, sembra essere una sorte di prostituzione superiore. Un po' come il nostro Conservatorio.

Quanto al Giappone, questa razza ammirevole unisce il gusto della fantasia all'assenza totale di pudore. Un Giapponese si considererebbe ben poco curioso o ben poco cortese nel rifiutarsi ad una nuova voluttà e, nel caso molto raro in cui questa voluttà fosse effettivamente nuova per lui, il Giapponese, dotato di sensi svegli, ardenti e acuti, la gusta – si dice – con riconoscenza.

L'intera Polinesia, l'Ovest americano, il Messico, molti distretti dell'America del Sud mostrano in tutti i gradi della civilizzazione, presso i selvaggi tatuati o i cittadini delle metropoli californiane, delle tendenze specifiche verso l'omosessualità. Sarà curioso seguire il suo sviluppo negli Stati Uniti dove una fusione di sangue diverso ha donato tante interessanti reazioni. Malgrado che una recrudescenza del puritanesimo, più snob che sincero, ne renda difficile lo studio, essa ha una estensione positiva nelle grandi città dell'Unione.

Terminiamo adesso questa rassegna frettolosa, allo stesso tempo troppo corta e troppo lunga.

Spetta agli psicologi corroborare attraverso le loro ricerche pratiche queste affermazioni delle quali niente è gratuito, ma le cui prove sarebbero se non difficili, almeno inopportune sotto alcuni aspetti⁴.

Riassumendo, resta provato agli occhi di ogni uomo imparziale e riflessivo che l'omosessualità, carattere fisico del *genus homo*, è universalmente diffusa, così come essa è sempre stata conosciuta: essa non è necessariamente fermento di decadenza dal momento che coincide sovente con le facoltà geniali che possono servire con il maggior lustro una società. Essa si deve, se concludiamo con Darwin e Gegenbaur, ad un antenato androgino dei vertebrati, ad un atavismo, ad un gesto ancestrale, venerabile tra tutti per la sua antichità, in una parola una *tradizione*!

D'altra parte, la qualità talvolta eminente degli individui nei quali risorge questo atavismo, proibisce di classificarla come una regressione. Del resto che significa tale parola quando non conosciamo né il punto di partenza né quello di arrivo? Sappiamo quale pista perduta la natura cerchi di ritrovare? Dunque, augusta per il suo arretramento nel passato, abbozzando nell'avvenire lo schema di possibilità che un giorno saranno leggi, l'omosessualità non è solo appassionante per la nostra ricerca, essa esige il nostro rispetto e la revisione di un processo iniquo. Essa non è più competenza della criminologia, neppure della patologia, ma del diritto comune dell'amore liberato. Non si tratta dunque di una setta di viziosi che reclamano uno statuto immorale, ma di migliaia, di milioni di individui dotati, validi, utilizzabili da una società intelligente e che la nostra proscrive per dei motivi aboliti. Il cadavere di una morale morta non può fare da contrappeso, nella bilancia della giustizia, alla dignità, alla libertà di tanti uomini. Potrei dire di tutti gli uomini.

In effetti restano da studiare, e ciò sarà l'oggetto di un altro saggio, le tipologie infinitamente varie dell'omosessuale, da quello comune con caratteri femminili predominanti, fino al tipo ultra-virile nel quale si sperimenta una forma superiore del sesso. Tra questi due estremi, lo si voglia o no, è compresa tutta l'umanità.

Guy Delrouze

4 Vedere l'eccellente libro di Havelock Hellis : *L'inversion sexuelle* (Mercure de France)